

# **Digitales Brandenburg**

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Esclaircissement de quelques difficultez touchant l'administration du cardinal Mazarin ; Par le Sieur de Silhon**

**Silhon, Jean de  
Mazarin, Jules**

**Rouen, 1651**

Livre Second

**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5531**



## LIVRE SECOND.

### CHAPITRE I.

*De quelques insignes negociations faites sous la Regence.  
De la paix procurée par l'entremise du Roy entre le Pa-  
pe Urbain dernier, & le Duc de Parme.*

**C**E que nous venons de rapporter, est plus que suffisant pour descharger le Cardinal Mazarin, du blasme qu'on luy a voulu imputer, des disgraces qui nous sont arrivées. Changeons vn peu de matiere, & quittons ces sujets esclatans des actions militaires où la Fortune a tant de part, pour parler d'autres actions, qui pour faire moins de bruit, ne laissent pas quelquefois d'avoir plus de gloire, &

qui estant moins exposées à l'Empire de la fortune, sont plus proprement Pourage du merite de ceux qui les font.

On peut iuger que i'entéds parler des negociatiōs & des guerres du Cabinet, qui se conduisent seulement par la raison, par l'adresse, & par l'eloquence. La Regece de la Reyne n'en a point esté sterile, & Pon peut dire sans mentir, qu'il s'y en est fait en peu de temps, d'aussi illustres & en aussi grand nombre: qu'en quelque autre regne qui ait precedé. Je pense que les ennemis du Cardinal ne le voudront pas exclurre du droit qu'il y a, & qu'ils souffriront qu'on luy donne part en la structure des Bastimens, dont il a esté vn des Architectes.

J'ay parlé cy-deuât de l'importâce de la Treued'Vlme, & de la Paix de l'Empire, dont l'vne a feruy de planche, & comme de prelude à l'autre. Ces deux Negociations meriteroiet vn volume exprés, & vn grád volume, pour estre bien represétées. C'est pourquoy ie ne m'y arresteray point. Il s'est encore fait d'autres Traitez en d'autres endroits, par l'entremise de la France & la direction du premier Ministre, au grand bien de la Republique Chrestienne, ou à l'auantage particulier de cét Estat, & des Alliez de cette Couronne. Tel a esté celuy de la paix entre le pape Urbain & la Ligue d'Italie, composée du Duc de Parme comme du principal Defenseur, & de la Republique de Venise & du Grand Duc, comme de ses Auxiliaires.

Toute la Chrestienté a sceu, quelle estoit l'animos-

sité des parties interessées en cette guerre, & Pardeur avec laquelle elles'y portoient, qui estoit d'autant plus forte: que les relations qui estoient entre elles de Pere & d'Enfans, de Souverain & de Vassal, y deuoient entretenir vne plus estroite liaison: comme la haine qui s'allume parmy les parens, est d'autant plus aigre & opiniastre: qu'il y a parmy eux vne plus grande obligation de s'entr'aimer.

D'ailleurs la querelle estoit d'autant plus mal-aisée à accorder: que chacune des parties estoit abondante en raisons, ou en appareces de raison, & fertile en subtilitez & en ruses pour se defendre. On peut iuger si dans la ville de toutes les Nations, & dans la demeure de tant de bons esprits, qui n'y ont rien à faire qu'à faire des raisonnemens & des speculations, particulierement sur les affaires des princes: On exerçoit le bon sens en vn sujet, où estoit si fort interessé le Seigneur temporel & spirituel de cette ville.

On peut encore se figurer, si dans le Conseil du Grand Duc, où la politique est si raffinée, & dans le Senat de Venise, où elle est si saine & si solide: on oublioit rien de ce que cette science a de fin & de vif, de puissant & d'efficace, pour repousser la force, & demesler les stratagemes de la politique de Rome. C'estoit certes comme vne image de la guerre que se faisoient les Romains, lors que la Republique se déchiroit en partis, & qu'on combattoit de tous costez avec des armes pareilles, sous des

enseignes semblables, & par la mesme discipline.

En outre plus la guerre alloit de longue & plus l'embrasement duroit; plus il estoit difficile à esteindre, à cause de l'augmentation de la dépence, qui estant fort sensible à tous: chacun visoit, & particulièrement les Barberins, à se faire dédommager par la paix ou par la victoire.

Adioustez à cela vn autre interest, qui agissoit puissamment dans cette querelle, qui est celuy de la reputation, auquel d'ordinaire les Italiens donnent beaucoup & peut-estre trop. Il estoit fort puissant du costé de Rome, où l'on vouloit qu'il parust, que ce n'auoit esté qu'à vne derniere extremité, & apres vne longue resistancé de la charité contre la iustice: qu'on auoit excité vne guerre en Italie, en vn temps où le reste de la Chrestienté, exigeoit la paix des offices & des soins du Pere commun, qui la voyoit abbatuë & gemissante sous ce fleau de l'ire de Dieu.

D'autre costé, les Confederez n'estoient pas moins ardens & moins attentifs, à sauuer la reputation de leurs Armes, & à estaller aux yeux du monde, la iustice de leur cause, ou veritable ou apparente. Ils scauoient fort bien distinguer entre l'inclination du S. pere, qui n'eust iamais esté pour la guerre, à ce qu'ils disoient: & la passion des Neueux, sur tout de l'Aisné, qu'ils publioient estre l'auteur & le boute-feu de la broüillerie. Ils protestoiet

côte ceux-cy qu'ils ne manqueroient iamais de reconnoistre & de respecter la puissance du S. Siege: mais qu'ils n'auoient pû euitier d'auoir recours au droit des gens, qui permettoit aux Princes d'opposer la force legitime, à la violence de ceux qui les vouloient opprimer.

Dans ce falcheux different, où il estoit mal-aisé de prendre party aux autres Princes Catholiques, & où la iustice peut estre d'un costé, & la Religion sans doute de l'autre, les empeschoient d'en prendre; Il ne restoit pour eux que la voye de la mediation que tous choisirent: mais où nul ne reüssit que le Roy, & où les offices de l'Empereur & du Roy d'Espagne, se trouuerent aussi vains; que les siens furent efficaces.

Il n'est pas mal-aisé de comprendre par ce que i'ay dit cy-dessus, quelles difficultez il fallût surmonter à ses Ministres, & par combien d'escueils il leur falut passer, pour cōduire cette affaire au port desiré. Certes il ne falloit pas vn Pilote moins expert au maniement des esprits de ce Pais-là, ny moins instruit de leurs interests; que le Premier Ministre du Roy: comme il ne falloit pas vne moindre autorité que celle de ce Prince, pour les obliger à deferer à son entreprise.

Sur quoy le Lecteur remarquera s'il luy plaist, que si la France n'eût preferé le repos de ses voisins, au bien mesme de ses affaires, & plus consideré l'honneur que l'utile en cette occurrence; Elle auroit pû

laisser courir à ces Princes la fortune de la guerre, qui auroit contrainct les Espagnols d'estre toujours armez de ce costé-là, & peut-estre de prendre part à la querelle, à cause de la proximité, & de s'affoiblir par consequent du costé du Pied mont & du Mont-ferrat, où ils nous auoient en teste.

C'est par le mesme zele, & ie diray cecy par occasion, qu'aprez la rupture de la Republique de Venise & du Turc; nous leur offrîmes vne Treue sur la mer Mediterannée, qui ne pouuoit estre que fort vtile à la Republique, ce qu'ils refuserent: aymans mieux exposer leurs costes de Sicile & de Naples, aux accidens que cette guerre pourroit amener: que de se priuer du moindre moyen de nous nuire. Aussi certes il arriua comme par vn iuste iugement de Dieu, qu'ils porterent la peine de ce refus, & firent la penitence de cette faute, par la perte de Piombin & de Portelongon, dont nous auons parlé cy-dessus.



## CHAPITRE II.

*De la Paix entre la Suede & le Dannemarc, concludë  
par l'entremise de la France.*

PENDANT le cours de la guerre d'Allemagne, nous vismes naistre vne autre guerre, à laquelle nous ne nous attendions point. C'est celle que les Suedois porterent dans le Pays d'Holsthein, & dans le Dannemarc mesme. Le plus esclatant effet de cette guerre, fust vne Bataille nauale que le Roy y perdit, & vne blessure qu'il y receust, aprez auoir fait tout deuoir de Soldat & de Capitaine. Le moindre auantage considerable qu'il y eust obtenu; eust esté la ruine des Confederez en Allemagne, & vn ascendant nouveau de la puissance de l'Empereur, qui n'auroit plus trouué d'opposition, qui Peust empesché de croistre, & de se reprendre où il luy eust pleu. Aussi ne delibera-t'il point d'enuoyer Galas au secours de ce Roy, avec le gros de ses forces, & d'abandonner la certitude des progrès qu'il pouuoit faire en Allemagne en l'absence de Torstenon, pour l'esperance d'une victoire, qui ne luy eust rien laissé à faire, qu'à en recueillir les fruits, qui fussent venus sans beaucoup de peine.

Il est vray que Torsten son se deulopa des forces Imperiales & Danoises, avec vn bon-heur & vne conduite admirable, & qu'il rebroussa en Allemagne en despit de Galas, qui luy en fermoit les passages. Qu'il luy fit en suite l'affront que le monde a sçeu, du costé de l'Elbe, & fût après en Boheme deffaire Hasfelt, qui auoit esté substitué à Galas, par vn enchainement de bons succès, qui se fait d'ordinaire par ceux, qui aprez auoir vaincu sçauent poursuivre les victoires.

Mais il restoit touiours à craindre pour les Confederez: ou que le Roy de Dannemarc, qui estoit homme de guerre, & qui demeueroit encore puissamment armé: n'eust la reuanche par luy-mesme des pertes qu'il auoit faites: ou que quelque autre grande Puissance, comme le Roy de poloigne, ne se ioignît à luy, pour fortifier de l'occasion, & travailler conioinctement à la ruine des Suedois, qui n'auroient pu seuerter, s'ils n'eussent rappellé en ce pays-là, ce qui estoit retourné en Allemagne, laquelle fust par consequent demeurée la proye de l'Empereur, s'il y eust retenu ses forces.

pour preuenir donc de si iustes inconueniens, & coniuurer des tempestes si fort à craindre: Il estoit absolument necessaire, de moyenner vn accommodement entre le Dannemarc & la Suede. Mais pour cela il ne suffisoit pas d'en auoir la volonté, comme nous leuismes sans doute au premier esclat de la  
iiii X
guerre.

guerre. Il falloit choisir le temps propre à l'entreprendre, & attendre que le Roy de Dannemarc eût ietté son plus grand feu, & adoucy le ressentiment, qu'une irruption impreueüe dans ses Estats, & vne iniure de cette nature; auoient causé dans son ame. Il falloit encore attendre que les Suedois, qui auoient d'abord eü le vent fauorable & la fortune amie; eussent rencontre plus de resistance qu'ils n'auoient creu, à acheuer de depouiller ce Roy, & reconnu qu'une Paix, qui leur apporteroit des auantages presents & certains, valloit mieux pour eux, qu'une guerre qui leur promettoit véritablement dauantage, mais qu'ils n'estoient pas assurez, qu'elle leur tint ce qu'elle leur promettoit.

On peut rendre icy ce tesmoignage veritable au Cardinal, qu'il a connu ce temps fauorable, qu'il a conseillé son Maistre de le prendre, & a gouverné avec tant de prudence & de bon-heur vne Negociation, où le Septentrion a estalé ce qu'il auoit de plus sage & de plus adroit, en la personne des Plenipotentiaires des Couronnes interessées; qu'après plusieurs combats d'esprit donnez, & plusieurs stratagemes d'Estat mis en pratique; l'accommodement fût conclu, au contentement de l'une & de l'autre.

Il ne faut point oublier comme au commencement du Traité, les Hollandois se porterent Mediateurs avec nous, & comme dans le progrès ils quitterent la qualité d'Amis communs, & l'indifferen-

*Le Sc de  
la Thui-  
lerie a  
travaillé  
à cet Ac-  
commo-  
demēt, en  
qualité  
d'Am-  
bassa-  
deur ex-  
traordi-  
naire.*

ce de la neutralite, pour se ranger du coste des Suedois, au grand estonnement de plusieurs, qui ne pouvoient comprendre cette inegalité de conduite. Mais ceux qui n'ignoroient pas, que le commerce de la mer Baltique estoit le plus riche, ou au moins d'une plus certaine vtilité, que tous les commerces que ces Messieurs font: n'ont point trouué estrange, qu'il ayent suiuy le party de ceux, qui prenoient pour vn des pretextes de leurs armes, l'abaissement du subside nouveau que le Roy de Danemarck auoit mis, sur toutes les marchandises qui passoient le destroit du Zont.

De sorte que la France seule, a eü l'honneur d'auoir terminé cette querelle, & les autres Pays ont participé avec elle, au benefice de la reduction de ce subside, à vn pied fort moderé. Mais (ce qui estoit le principal but de nostre entremise) la Suede se trouua libre, pour agir en Allemaigne avec sa vigueur accoustumée, & y faire les progrès que nous auons veus, & qui n'ont esté arrestez que par la Paix de l'Empire.

Je ne scaurois taire vne circonstance, qui fera voir combien deuoient estre delicates & habiles les mains, qui ont touché à vne matiere si ialouse, que celle de cet Accommodement, & combien nostre maniere de traiter, deuoit estre circonspecte, pour ceux à qui nostre confederation avec la Suede n'estoit point inconnüe, non plus que l'interest que nous auons, qu'elle sortît bien-tost d'affaires.

## CHAPITRE III.

*Du Mariage de la Reyne de Poloigne, & des avantages  
qui en sont reuenus à la France.*

QUELQUE circonspection & quelque adresse que nous eussions pû apporter, à conduire la Negociation dont nous auons parlé au Chapitre precedent: elle couroit fortune de ne se commencer iamais, ou de ne s'acheuer de long-temps, sans le Traité qui fust mis sur pied, du mariage du Roy de Poloigne. Par ce moyen ce Roy belliqueux & sage, fust diuert<sup>Par le Sr. de Bregy</sup> d'entendre aux sollicitations, qui luy estoient faites par celuy de Dannemarc, & qui estoient fomentées par l'Empereur, de rompre avec la Suede: ce qu'il pouuoit faire sans rompre la Trêue qui estoit entre les deux Couronnes: mais comme auxiliaire d'un de ses voisins qu'on dépoüilloit.

Il est certain qu'il ne pouuoit rencontrer vne conioncture plus fauorable, pour vider le different que la Poloigne a avec la Suede: Et il y a de l'apparence qu'il ne l'auroit point perduë, s'il n'eust esté retenu par la consideration d'un Mariage, qui faisoit alors le plus ardent de ses desirs, & qui fist depuis la plus digne possession, où vn Amour bien entendu pouuoit aspirer.

Nous empeschâmes outre cela à la faueur de ce Mariage, qui n'estoit encore qu'en proiet & en fleur, pour le dire ainsi, la guerre qui s'alloit allumer entre ce Roy & le Prince de Transilvanie, en vn temps où celuy-cy auoit fait vne Ligue deffensue & offensue avec nous contre l'Empereur. Et bien que les auantages que nous auons receus de cette Ligue, n'ayent esté ny fort grands ny de longue durée, à cause de l'humeur changeante de ce Prince; Elle n'a pas laissé de seruir à la cause commune, & d'occuper quelque temps vn Corps d'Armée d'Imperiaux en Hongrie, qui estoit soulager d'autant les Confederez en Allemaigne.

A la faueur du mesme Mariage, nous n'auons pas seulement empesché, que l'Empereur ne se soit preualû, comme il faisoit auparauant, de l'Alliance de sang qu'il auoit avec ce Roy, & du commerce inuetéré qui estoit entre sa Maison, & la Republique de Pologne: Mais nous auons attiré à nous les auantages qu'il prenoit pour soy, & eü le priuilege qui luy a esté refusé, de faire dans son Royaume de notables leuées de gens de guerre, & des meilleurs hommes qu'on ait veu dans nos Armées.

Par là nous auons encore ietté les fondemens d'vne Alliance plus estroite, entre la France & la Pologne, que celle qui y a esté autrefois: & si quelques considerations du temps ont empesché iusques icy de la conclurre: Il y a de l'apparence que ces confi-

derations ayant cessé, elle se renouëra tout à fait & receura la dernière main, à la satisfaction des deux Cours, & à l'avantage des deux Couronnes.

Cela estant, il sera aisé de se persuader, que ce n'a point esté sans bien rencontrer de la résistance & des obstacles, que ce Mariage a esté resolu. Aussi certes on peut dire avec verité, qu'il l'a fallu emporter comme de force: qu'il l'a fallu emporter mal-gré l'opposition qu'il receuoit, de la part d'un Frere du Roy, & d'une faction considerable, que la Maison d'Autriche auoit preparée de longue main en Pologne; malgré l'amour pour cette Maison que la veüe continuelle d'un fils bienfait qui en descendoit, inspiroit au Roy son Pere: mal-gré les artifices & les efforts de quelques personnes partisans de cette Maison, & puissantes sur l'esprit du Roy, qui l'en destournoient: mal-gré la bien-seance que la proximité des Estats engendre, & qui fait qu'on s'en considere plus particulierement, à cause de la facilité qu'on a de s'entre-aider ou de se nuire, dans les occurrences qui surviennent.

Tous ces mauuais pas ont esté heureusement franchis, par la preuoyance & la direction du Cardinal Mazarin: Et bien qu'on ne puisse nier, que le merite d'une Princesse, à qui le Ciel eust esté iniuste, s'il n'eust destiné vne Couronne, ait esté le plus fort charme qui gagna l'esprit du Roy: On ne peut nier aussi, que le Cardinal ne soit fort à louer, d'auoir conseil-

lé la Reyne d'arrester son choix sur cette Princesse, pour la faire femme de ce Roy ; iugeant bien qu'on s'engageroit par là dans vn lien, dont rien au monde ne seroit iamais capable de le retirer.

Et afin que la liaison commencée entre les deux Couronnes fust plus durable , & que tous les fruits qu'on s'en estoit promis, ne tombassent point par la mort du Roy : Dieu a permis que son Successeur ait eü les mesmes sentimens que luy pour la personne de la Reyne, & estably le principal bon-heur de son Regne à posseder vne Princesse, qui estant née Francoise & obligée à la France: ne perdra point d'occasion de luy rendre ce qu'elle luy doit , & de se satisfaire en l'amour que chacun a pour sa patrie. On peut conclurre de ce que nous venons de dire, Perreux de ceux qui n'approuuoient pas son premier Mariage, & qui ont plaint la despense que la France y a faite, qui certainement ne pouuoit estre plus vtilement, ny plus honorablement employée.



## CHAPITRE IV.

*Du different entre Madame la Lantgraue de Hesse, & le Comte d'Emden, pour les Quartiers de l'Ostfrize, que les soins & l'adresse du Premier Ministre ont empesché d'esclater.*

**I**Ly a eü vne autre Negociation de peu d'esclat, & à laquelle peu de personnes ont pris garde: mais d'une merueilleuse vtilité, & d'une estrange difficulté tout ensemble, qui a esté menée à bon port par les soins du Cardinal Mazarin. C'est la broüillerie qui renaissoit tous les huiers en Hollande, & qui se raiustoit tous les commencemens des Campagnes, entre le Comte d'Emden & la Lantgraue de Hesse, pour les Quartiers de l'Ostfrize que celle-cy occupoit.

La consequence de ce different estoit incroyable, pour le bien de la Cause commune à la France & à ses Alliez: Et si la Lantgraue eust esté contrainte de relâcher ces Quartiers: Son Armée eust esté en peu de temps reduite à rien, ou au moins si foible & si estropiée: qu'elle n'eust pû se remüer, ny plus battu que d'une aille. Et par consequent le Comte d'Emden auroit fait, ce que l'Empereur n'auoit pu faire, & de l'impuissance d'agir de cette Princesse; auroit

peut-estre deriué la ruine de ses Alliez : comme le manquement d'une piece, empesche le mouvement de l'action de toute vne grande machine. Cela se verra bien au long, & se prouuera fort clairement en la seconde partie de cét Ouvrage. Je diray cependant, qu'en quittant le poste de l'Ofstfise, cette Princesse eust perdu les plus notables contributions, qui faisoient subsister son Armée, & perdu encore la commodité de faire des leuées & des recreuës, que ce poste luy fournissoit, à cause de la communication qu'il luy donnoit avec Hambourg, & les autres lieux de l'Allemagne, qui sont les plus fertiles mines, d'où se tirent les gens de guerre.

A la verité elle n'auoit pas vsurpé ce Pais-là, mais elle l'auoit tousiours conserué depuis la mort du Lantgraue son mary, qui s'en estoit saisy comme d'un azile, où il croyoit s'estre mis à couuert de la puissance de l'Empereur, lors qu'elle inondoit toute l'Allemagne. Le Comte de Mansfeld auoit fait quelque temps auparauant la mesme tentatiue, qui ne luy auoit pas esté si heureuse, & qui luy fit bientôt succeder le desplaisir de perdre sa conquête, à la ioye qu'il auoit eüe de la faire.

Il estoit donc absolument necessaire de gagner temps, & d'obtenir à la Lantgraue vn répit qui ne fût pas long, pour amuser l'humeur impatiente du Comte: Mais qu'il falloit renouveler tous les ans, iusqu'à fin de la guerre, pour euiter la consequence, que  
 nous

nous auons designée. Outre la iuste pretention qu'il auoit de rentrer dans son bien, que l'autre n'auoit droit de retenir, que par la necessité des Affaires generales, auxquelles l'interest des particuliers deuoit estre subalterne: Il estoit tourmenté de le poursuiure, par le Landgraue de Darmstat son beau-frere, qui ayant tousiours eü vne passion demesurée pour le party de l'Empereur, & vn desir violent de voir tomber la Maison de Hesse, sur laquelle il occupoit la Principauté de Marpourg: n'oublioit rien pour luy susciter des Ennemis, & luy faire de la peine.

D'ailleurs le Mariage de son fils qu'il auoit arresté avec vne des filles du Prince d'Orange, & lardeur que la Princesse faisoit paroistre, de le voir restablir dans ses Estats: le rendoit plus hardy & plus opiniastre à demander la retraite des Hessiens: cōme Ceux-cy d'vn autre costé se confians en leurs propres forces, & estans assurez du secours des Suedois: estoient resolu de ne lascher point le pied, & de combattre tout ce qui se presenteroit pour les attaquer. De là se fust allumé vn grand feu à l'auantage de l'Empereur & des Espagnols, si nous ne fussions accourus pour en estouffer les amorces, & en supprimer les premieres flames.

Je ne parle point de quelques autres Negociations de peu d'importance: comme des frequens raiustemens que nous auons faits, des broüilleries qui commençoient à se former & à poindre, entre les Por-

rugais & les Hollandois, pour les Affaires des Indes. Je ne parle pas encore du reglemét de la nauigation, que nous auons renouuellé avec ceux-cy, sur les plaintes qu'ils faisoient soit à vray ou à faux, que leurs vaisseaux marchands estoient mal-traitez par nos vaisseaux de guerre, au preiudice de l'alliance que nous auions ensemble.

Je m'asseure que les Ennemis du Cardinal ne reuoqueront point en doute, que lors que les Ministres subalternes ont agy, pour acheminer ces Negociations; ce ne soit luy qui a tenu le gouuernail du vaisseau, & ordonné les routes qu'il falloit tenir. Ils n'ignorent point aussi ce que tout le monde sçait, que non seulement dans ces grandes matieres, qui paroissent dans le cours d'un regne, comme des astres dans le Ciel: mais encore dans toutes les autres de moindre importance; Il n'a donné par ses depesches le mouuement & la pente aux Negociations ordinaires, qui se sont faites pendant son administration.

Je estime que cela merite bien qu'on l'excuse, s'il n'a pû donner tout le temps qu'il eust voulu aux audiences des particuliers, & si estant battu d'une longue tourmente d'affaires, qu'il auoit traitées dans son Cabinet; Il n'a pû comme il l'eust desiré, s'exposer à une seconde tourmente, qui n'eust esté guere moins forte, & qui n'estoit pas si necessaire.

Je pourrois parler icy des Negociations d'Angleterre, où il n'est pas entré moins de preuoyance &

moins d'adresse qu'aux autres, bien qu'elles n'ayent  
 esté couronnées du mesme bon-heur & que le Ciel  
 ait renuersé tous les efforts de la science ciuile, pour  
 faire naistre vn Euenement, qui a confondu la creáce  
 de ceux qui croyoient, qu'il n'arriuoit rien de nou-  
 uveau dans le monde, & qu'il ne s'y voyoit rien, qui  
 n'y eüst déia esté veu. Je passe donc sous silence ces  
 Negociations, qui ne laissent pas d'auoir leur prix  
 dans l'opinion des Sages, qui iugent des choses par les  
 principes & par les causes, & non par les suites & par  
 les effets comme fait le peuple, ainsi que ie l'ay re-  
 marqué en vn autre endroit.

Ce long tissu de considerations que ie viens d'ap-  
 porter, & l'experience que les Ennemis du Cardinal  
 peuuent auoir faite, pendant vne administration de  
 trois mois, que tout ce qu'on entreprend ne reüssit  
 pas tousiours; leur doiuent faire excuser les disgraces  
 qu'on luy a imputées comme des crimes, & les dispo-  
 ser à ne trouuer pas estrange, si durant vne Regence  
 de plusieurs années, & dans vne foule d'affaires, qui  
 sortant du centre de ce Royaume, se respandent en  
 tant de lieux estrangers, où nous sommes obligez  
 d'agir; Il nous est arriué quelque chose de sinistre, &  
 si la fortune qui nous a esté si long-temps fidelle; a  
 cessé quelquefois de l'estre.

## CHAPITRE V.

*Si on a eü raison d'objecter au Cardinal Mazarin  
la qualité d'Estranger.*

**A**VANT que de finir cette premiere partie , il nous faut donner s'il se peut quelque satisfaction à ceux, qui ont semblé s'effaroucher de la qualité d'Estranger, qui se rencontre en la personne du Cardinal Mazarin. Si c'estoit le premier exemple de cette nature que le monde eust veu: la nouveauté en pourroit peut-estre causer de l'émotion, ou au moins de l'estonnement. Mais puis que les Histoires anciennes & modernes, saintes & prophanes, nous fournissent plusieurs semblables exemples: Puis que la France mesme, sans parler des autres Estats, a adopté & fait siens des Enfans de quelques Maisons Souveraines de ses voisins, & qu'on y voit encore des familles illustres, originaires d'Allemagne & d'Italie: C'est vne conuiction euidente, que la chose n'est point mauuaise en elle-mesme, & que la coustume qui s'en est formée, doit iouir des droits & prerogatives des coustumes legitimes, qui le doiuent emporter sur les loix qui leur sont contraires, selon l'opinion d'Aristote.

Je passe outre & dis, que la coustume dont nous parlons, n'est pas tant vne legitime coustume, qu'une emanation & vn vsage d'un des droits de la Souueraineté, qui permet aux Princes d'admettre dans leurs Estats les sujets des autres Princes, qui estant reuestus de la nouvelle sujetion: sont par vne conséquence inueitable despoüillez & libres de la premiere: puis que personne ne peut tenir en mesme temps à deux Souuerains, par vn mesme degré de dependance, & que comme ces deux Astres, qui ont donné lieu à vne agreable fable: Il est necessaire que quand l'une se leue, l'autre se couche.

Je ne veux point rapporter icy toutes les conditions & les circonstances, par lesquelles l'une se détruit & l'autre se forme. Il me suffit que cela arriue souuent, & que c'est vn fait connu & pratiqué de tout temps, & en tous les endroits du monde, où le droit des gens s'est estably. Je diray seulement que ce droit des gens, sous lequel le genre humain se rangeant dans vne société, a voulu viure: n'a pas tellement attiré à soy tous les priuileges du droit de nature, & tous les rayons de sa puissance: Qu'il ne s'en soit excepté plusieurs, comme entre les autres celuy-cy: Que lors qu'un particulier trouue dans vn autre Estat, des auantages plus grands sans comparaison, & vne condition de vie plus heureuse, qu'en celuy où il est né; Il luy soit loisible de tascher de s'en rendre Citoyen, & d'y aller recueillir sa bonne fortune.

La chose est en plus forts termes, quand vn particulier se trouue tellement opprimé par la domination d'as laquelle il est né: qu'il ne peut se liberer des maux qu'il y souffre, qu'en la changeant. En cette dure & triste constitution, qui peut douter qu'il ne luy soit loisible de la changer, & de quitter vn ioug insupportable, pour vn ioug doux & humain? Nostre Seigneur semble l'auoir designé, lors qu'il a dit à ses Apostres: *Quand vous serez persecutez en vne ville, fuyez & sauuez-vous en vne autre, où il y aura de la seureté pour vous.* Sur quoy il est à considerer, qu'il faisoit ce commandement, ou donnoit ce conseil, ou accorderoit cette permission, à ceux qui estoient destinez aux souffrances, & deuoient laisser la vie dans les supplices, pour la confession de son nom & la publication de son E. uangile. A combien plus forte raison cela se doit entendre de ceux, qui n'estant point appellez à vn genre de vie si austere & si espineux, & ne deuant travailler pour vne fin si haute & si glorieuse: n'ont pas la mesme obligation de tenir contre les persecutions qu'on leur fait, quand ils les peuvent eiter par le changement de demeure?

Il ne faut points'imaginer, & ie diray cecy par occasion, & pour ne laisser point vne pierre de scandale, sur le chemin de ceux qui liront ce Liure. Il ne faut point dis-ies'imaginer, que comme il est permis à vn particulier, de changer de Maistre en changeant de demeure: Il soit de mesme loisible aux habitans

d'un Pays, ou à tous en general, ou à quelqu'un en particulier, de se soustraire de la domination du Seigneur de ce Pay, tant qu'ils y demeureront, & qu'ils en tireront leur entretenement & leur subsistance. Et beaucoup moins leur est-il loisible, d'y appeler quelque autre Prince pour l'en rendre Maistre, ou de luy mettre entre les mains quelque place dudit Pays par forme de gage.

La raison de cette difference est, d'autant que le droit de seigneurie & de domination, que les Princes exercent sur leurs suiets, n'estant fondé que sur ce que ceux-cy habitent un pays dont la souveraineté leur appartient, & où ils reçoivent les commoditez de la vie que ce pays fournit, & la seureté pour leur personne & pour leurs biens, que la Justice y apporte: Il s'ensuit que celui qui abandonne ce pays, par un delaisement permanent & irrevocable: oste le lien qui l'attachoit à celui qui en est souverain, & demeure affranchy des devoirs de la suietion, qu'il n'estoit obligé de luy rendre: qu'à cause de la demeure qu'il faisoit en son pays, & qu'il n'en avoit pas encore choisy au pays d'un autre Prince.

Mais lors que sans quitter ce pays, & y retenant tout ce qu'ils y possèdent: les habitans ne veulēt point reconnoistre celui à qui la souveraineté en appartient, & destournēt à eux le droit suprême qu'il a sur leur bien & sur leurs personnes: qui ne voit que cette usurpation, est vne iniustice des plus criminel-

les qui se commettent dans la société civile, & que Pon a particulièrement designée par le nom de felonie? Ce crime se grossit & s'envenime, lors qu'ils introduisent dans le pays de leur Souverain vn autre Prince, & qu'ils l'en mettent en possession, soit pour le total, soit pour vne partie: puis qu'alors ils se lient les mains eux-mesmes, & ne sont plus en estat de reparer l'iniustice qu'ils ont faite, & la felonie qu'ils ont commise; ce qui n'arrive point, quand ils retiennent deuers eux ce qu'ils ont pris & enuahy, de ce qui appartient à leur premier Maistre incommunicablement à tout autre.

Et neantmoins c'est le destin des guerres civiles, & le malheur de ceux qui s'y embarquent: d'estre obligez presque tousiours, d'appeller à leur secours les Estrangers: Et cest la pratique de ceux-cy, au moins s'ils sont intelligens & habiles: de leur demander presque tousiours des Places de seureté: ou pour la garentie de ce qu'ils dependent pour l'amour d'eux: ou pour seruir de retraite à leurs Armées en cas de besoin: ou pour estre des gages de leur foy & de leur perseuerance. Reuenons à nostre sujet, & au lieu d'ou nous sommes partis, & donc nous nous sommes vn peu éloignez pour faire cette legere course, mais qui à mon auis estoit necessaire au temps où nous sommes.

Il est donc certain, que non seulement les Souverains ont le pouuoir d'admettre dans leurs Estats, &

de

dé recevoir au nombre de leurs sujets, les sujets des autres Princes: Mais que ceux-cy ont encore la faculté, pour vser de ce terme, de passer sous vne autre domination moins incommode ou plus avantageuse, que n'est celle dans laquelle ils sont nez.

Ce dernier pouuoir a sa racine & son fondement, en ces deux premieres inclinations de la nature, *de fuir le mal qui luy est contraire, & de rechercher le bien qui luy est propre*, ausquelles le droit des gens n'a pû déroger; puis qu'il n'a esté inuenté, que pour l'interest de la société ciuile: ny la société ciuile establie, que pour détourner de la condition des hommes, les maux qu'ils n'auroient pû euitier dans la solitude, & leur apporter les biens qu'ils n'y pouuoient rencontrer. De sorte que le droit des gens, aussi bien que la société qu'il regle & qu'il perfectionne; s'eloigneroient de la fin de leur institution, s'ils ne leur laissoient quelque porte ouuerte, pour sortir de la misere qui les accableroit: ou ne leur en ouuroient quelqu'une, pour entrer dans vne condition de vie meilleure & plus avantageuse, soit du costé des honneurs, ou du costé du bien, ou de l'exercice de la vertu & des autres qualitez loiables; que celle sous laquelle ils rampe- roient, dans les Estats de leur premier Maistre.

## CHAPITRE VI.

*Suite de la mesme Matiere.*

**V**OILA donc si ie ne me trompe, ce poinct bien estably par la raison : Qu'un Suiet d'un Prince peut legitimement deuenir Suiet d'un autre Prince, par vne dependance agreee ; ce qui se pratique en France par les Lettres qu'on appelle de Naturalité. Ces Lettres donnent en quelque façon à vn Estranger vne seconde naissance, & luy imprimant le caractère des Suiets Naturels ; le rendent capable de recevoir aussi-bien qu'eux, les mesmes bienfaits, les mesmes emplois, & les mesmes prerogatiues que le Prince leur distribue.

De sorte qu'il n'y a pas dequoy s'estonner, que les Estrangers naturalisez soient appelez aux plus eminentes charges & dignitez de l'Estat, voire mesme à l'administration des Affaires, quand ils en sont dignes. Que si cette eleuation est iniuste, & le choix que le Prince a fait de leur personne deuiet pernicieux à l'Estat ; on ne leur peut raisonnablement imputer la qualité d'Estranger, comme vne tache : Mais seulement ce qu'on imputeroit aux Suiets naturels, s'ils estoient coupables des mesmes defauts ; c'est à di-

re l'incapacité ou la corruption qu'on remarqueroit en leur conduite.

Que ce caractere & cette impression dont nous venons de parler, emanée de l'autorité du Prince & de son agrément, élève ceux qui ont esté Suiets de quelque autre Prince au mesme poste, & les mette en la mesme consideration, & en vn pareil degré de protection & de sauuegarde, que ceux qui sont nez ses Suiets; l'usage le confirme assez, & particulièrement en France. C'est par là que le Duc de Milan attira l'indignation de François Premier, pour auoir fait assassiner l'Escuyer Merueille, qui estoit né suiet de ce Duc, mais qui s'estoit mis au seruice de François, & estably dans son Royaume.

C'est ainsi que le mesme Prince, s'alluma d'un iuste desir de vengeance contre Charles le Quint, à cause du meurtre commis en la personne de Ringon, qu'il enuoyoit avec Fregose Ambassadeur à Constantinople; bien que ledit Ringon fust Espagnol naturel, & natif de Medina del Campo, si ie ie ne me trompe. C'est ainsi que nous fîmes en faueur de Pierre de Nauarre, les mesmes offices & encore plus ardens & plus forts, que pour les François naturels qui furent faits prisonniers avec luy, en la retraite de deuant Naples, de l'Armée que Lautrec y auoit menée: Et ie ne doute point, que s'il fust arriué quelque chose de semblable à Rhone, depuis qu'il nust renoncé à la France: Philippe Second au seruice duquel il estoit

entré, n'eust point souffert qu'on leust traité d'une autre maniere que ses Suiets naturels: bien qu'il fust né Champenois, & qu'il eust long-temps exercé parmi nous, la charge de Marechal de la Ligue.

Aussi certes ny le Duc de Milan ny l'Empereur Charles ne s'excuserent point, pour le meurtre commis en la personne de Merueille & en celle de Rin-gon, sur ce qu'estant nez leurs suiets, ils auoient droit de les chastier, les ayant trouuez coupables: Mais l'un & l'autre n'ya constamment, que le meurtre eust esté fait par leur ordre ou de leur sçeu, & protesta de vouloir faire exemple des assassins, si on les leur décou-uroit. Il est vray que pour ce qui regarde Nauarre, quelque Historien Espagnol moderne a auoué, qu'il fust estranglé en prison par l'ordre du mesme Empe-reur, qui pouoit peu, à son dire, ordonner iustement, sans violer le droit de la guerre: puis que Nauarre estant né son Suiet, estoit atteint & conuaincu de cri-me de felonie. Les Espagnols pourtant de ce temps-là, n'alleguerent iamais ce pretexte, pour pallier la mort violéte qu'ils luy firent souffrir en prison: mais ils soustindrent tousiours, que sa mort auoit esté naturelle: Ce qu'ils n'auroient point fait s'ils n'eussent creu, qu'il estoit affranchy de tous les deuoirs de sa premiere suiétion, par la seconde où il estoit entré, par vne volonté constante & irreuocable.

Cela supposé ie dis, que la condition des Suiets naturels & des Estrangers naturalisez, deuenant égale

& également susceptible de l'amitié du Prince: Il y a des avantages & des inconueniens à la colloquer aux vns, qui ne se rencontrent pas à la colloquer aux autres. Mais quoy que cela soit ainsi: Cecy est pour le moins certain, que les Estrangers ne sont guere appelez aux grands emplois, & aux dignitez eminentes de l'Estat, que par le merite des seruices rendus: ou par la capacité d'en rendre. Il y a mille exemples de la premiere maniere, qui sont cōnus de tout le monde. Et pour la seconde, le iugement que fist Pharaon de la suffisance de Ioseph, par l'interpretation qu'il auoit donnée du songe qu'il auoit fait: fust le fondement de la grandeur & de la puissance presque souueraine, où il se leua: Et Elizabeth d'Angleterre viuoit là, lors que par vn compliment aussi galad qu'obligant: Elle dit à Crequy, qui auoit accompagné le Mareschal de Biron en son Ambassade vers elle: Que s'il y auoit deux Lefdiguieres en France, elle en demanderoit l'vn au Roy son frere.

Au lieu qu'il arriue souuent, que les Princes font monter leurs fauoris, qui d'ordinaire sont leurs Sujets naturels, à la supreme direction des Affaires, non parce qu'ils en sont capables, mais parce qu'ils en sont fauoris: En quoy ils preferent leur inclination au bien de l'Estat, & soumettent les obligations de la Souueraineté, aux sentimens qui naissent de l'humanité & de la force du temperament, qui rait & emporte l'ame vers les obiets qui

luy plaisent. Les Histoires nous fournissent vne infinité d'exemples, de cette effrenée passion des Princes pour leurs fauoris, & du peu de mesure & de retenue qu'ils gardent à leur faire du bien, au preiudice du reste de leurs suiets, & au preiudice mesme de leur propre puissance. Tescmoin ce qu'Henry III. disoit communement d'un des siens, qu'il le vouloit faire si grand, qu'il ne fust pas en son pouuoir de le détruire quand il voudroit: Et sur le suiet des Nopces d'un autre qu'il fit son beau-frere, lors qu'on luy eust rapporté que l'Espagne ne pouroit fournir à la magnificence de ces Nopces, telle qu'il la proierroit: Il respondit qu'il falloit neantmoins trouuer de l'argent pour cela, & qu'aprez qu'il auroit estably ses Enfants (c'est ainsi qu'il appelloit ses fauoris) il songeroit aux necessitez de son Peuple, & au bien de ses Affaires.

*du Duc  
d'Esper-  
non.*

*du Duc  
de Loquen-  
se.*

Il arriue encore d'ordinaire que bien que l'intention des Princes ne soit point, comme elle ne l'est pas toujours, de laisser monter leurs fauoris incapables iusqu'au Ministère: Ceux-cy ne laissent pas de s'y pousser autant qu'ils peuuent, & de trouuer moyen de porter leurs mains, quelques mal-adroites qu'elles soient, au timon de l'Etat, pour donner le mouuement aux Affaires. Ils le font, ou pource qu'encore qu'ils n'en soient pas dignes: ils croyent neantmoins de l'estre, par cette commune erreur que la faueur aussi bien que les grandes charges, a coustume d'inspirer à ceux qui en sont honorez: de faire de leur

puissance, la regle de leur merite: Ou par cét autre dereglement de l'esprit humain, qui ne souffre pas la moderation des desirs, dans le chemin des grandes fortunes, & qui laisse voir si peu de Mecenas & de Mareschaux de Rhé, qui sçachent vser de leur faueur avec tant de discretion: qu'elle n'attire ny l'enuie des esgaux, ny la ialousie du Maistre.

Ils le font enfin par ce desir de la propre conseruation, qui est si naturel à l'homme, & qui porte les fauoris à aspirer au Ministère, non seulement comme à la plenitude & à la consommation de leur faueur: Mais comme à son affermissement & à sa longue vie: De mesme que les Ministres pour l'exaltation & la durée de leur puissance, ne trauaillent à rien avec tant d'ardeur: qu'à deuenir fauoris, & à se rendre les maistres du cœur du Prince, comme ils le sont des Affaires. Les fauoris regardent l'agrément que le Prince a pour leur personne, comme vne chose trop fragile & trop coulante pour les soustenir longtemps: Et les Ministres ne s'appuyent pas si fort sur leur capacité, & sur la necessité de leurs seruices: qu'ils ne sçachent que si l'agrément du Prince leur manque: leur puissance n'a point assez de pied ny assez de subsistance.

Tellement que quād la faueur & le Ministère sont separez, quelque personnage que ioüent au dehors les Ministres & les fauoris, & quelque bonne mine qu'ils se fassent: Ils taschent d'ordinaire de se sup-

planter, & de se debusquer les vns les autres, de la place qu'ils occupent auprès du Prince. Ou bien certes il faut qu'ils soient en vne telle affiete, & vne telle position de fortune: que la conseruation des fauoris depende de la volonté des Ministres: ou la conseruation des Ministres de la volonté des fauoris, pour estre les vns mis ou maintenus par la main des autres. Hors de là ils ne peuuent guere estre en feureté des embusches & des pieges, qu'ils se dressent. Et avec cela mesme la feureté n'est pas entiere, & les vns & les autres se doiuent touiours tenir sur leurs gardes, & marcher comme en pays ennemy, bien qu'ils ne le fassent point paroistre.

Le Cardinal de Richelieu a souuerainement entendu & pratiqué cette science de Cabinet, la plus delicate de toutes, & n'ayant pû par luy mesme entrer dans l'inclination du feu Roy, & toucher à la partie sensible de son ame: Il auoit pour le moins gagné cela, d'y pouuoir maintenir ou en elloigner les personnes, pour qui ce Prince auoit vne affection plus tendre. Et neantmoins disons la verité, & admirons le plaisir que la fortune prend quelquefois, à eluder l'effet des actions les plus concertées, & les mieux entendues de la prudence des hommes. Celuy que ce Cardinal auoit mis auprès du Roy, comme son bouclier le plus fort & son rempart le plus ferme, contre les mauuais offices qu'on tascheroit de luy rendre auprès de luy: fust celuy qui le mit  
sur

*Le fleur  
de Cinc-  
mars.*

sur le bord de sa ruine, & sur le penchant mesme du precipice, d'où il ne sortit que comme par vne espece de miracle. Que cecy soit dit par occasion.

Reuenons aux Fauoris, qui sans auoir les lumieres & les vertus nécessaires pour gouverner, pretendent au gouvernement des Estats : S'il arriue que les Princes ayent la mesme facilité & la mesme indulgence pour eux, que le Soleil des Fables en eût pour son fils, qui luy demanda de mener son char : Il arriue aussi, que comme ce ieune presomptueux, n'ayant ny la sçience ny la force de conduire comme il falloit le char de son pere, brusta ce qu'il ne deuoit que doucement esclaire & eschauffer : Les Fauoris incapables au lieu de conduire heureusement le vaisseau, dont ils ont eu l'audace de prendre en main le gouvernail : le iettent dans des escueils, & l'exposent aux naufrages. Les Conseillers de Ieroboam qui estoient de ce nombre : en ont laissé des preuues insignes dans l'ancien Testament : Et il s'en voit tant d'autres dans l'Histoire Imperiale, sans parler des autres Histoires : que cette verité n'est ignorée de personne.

Certainement il y auroit de l'iniustice, ou au moins de l'inhumanité, de refuser aux Princes vn droit dont tous les particuliers iouissent, de se faire des amis par le seul principe de l'amitié, & sans y mesler ny motif de reconnoissance, ny consideration d'interest. Sans cela leur vie seroit toute detrempee d'a-

mertume & toute percée d'espines, & les Couronnes leur peseroient trop, s'ils n'en allegeoient le fais dans le plus doux & le plus ancien de tous les commerces, qui est celuy que l'amitié forme.

Cela donc leur doit estre permis, à condition que le bien de leurs Estats n'en soit point choqué; Ce qui arriue trop notablement, quand ils eleuent à l'administration des Affaires, les fauoris incapables. En quoy ils doiuent imiter la sagesse de la Nature, qui dans l'establissement des Cieux, de qui le gouuernement & la conseruation des choses inferieures deuoient en partie dépendre; n'a point mis de diamans & semblables pierres précieuses, lesquelles quelques belles & agreables qu'elles soient d'ailleurs, seroiét de nul vsages pour cela; Mais elle y a placé des lumieres fécondes & agissantes, & qui ne sont pas moins propres à produire & à conseruer, qu'à esclairer & à reioüir les yeux, comme sont celles des astres.

Les sages Princes dont le nombre n'est pas si grand que de ceux qui ne le sont point; le pratiquent tous iours ainsi. Leur inclination ne laisse iamais prendre à leurs fauoris le vol vers les Affaires de leurs Estats, lors qu'elles passent leur portée: comme l'auersion qu'ils ont pour certains Ministres, qui sont intelligens & fidelles, ne les empesche point de s'en seruir. Le feu Roy sans sortir de chez nous ny monter plus haut, nous en fera vn exemple remarquable.

Tout le monde sçait les racines d'amitié que Cinc-

mars auoit iettées dans son cœur, & par les belles qualitez de sa personne, & par les preparations que le Cardinal de Richelieu auoit apportées, pour l'y faire receuoir. Tout le monde sçait encore, la querelle qui s'excita entre ce grand Ministre & ce grand Fauory, qui faillit d'estre fatale au Cardinal, & qui fit que la pluspart du monde croyoit que Cincmars prendroit la place: ou pour le moins que tout le monde sçauoit qu'il y aspiroit. Cela fist naistre des passions fort differentes dans l'esprit des Estrangers, selon qu'ils estoient bien ou mal intentionnez pour cette Couronne. Mais les Hollandois en eurent plus particulierement Palarme; Ce qui obligea le Prince d'Orange de faire dire au Roy par Estrades, en son voyage de Roussillon; Que si ses Affaires passioient des mains de son principal Ministre, en celles de son Fauory, Messieurs les Estats songeroient aux leurs: Et ne voyant point de pied certain pour soustenir la confederation que nous auions ensemble; qu'ils pouruoiroient à leur seureté en s'en detachant, & prenant separement le party, que la prudence leur conseilleroit de prendre.

Toutefois le Roy ne s'estoit pas tellement laissé preoccuper par l'inclination qu'il auoit pour le grand Escuyer, & par les agreemens qu'il trouuoit en sa personne: qu'il ne luy restast assez de lumiere, pour connoistre que le fais de ses affaires estoit trop grand pour ses forces: Et l'auerfion qu'il auoit pour le Car-

dinal, n'empeschoit point qu'il ne remarquât assez, qu'il n'y auoit rien à desirer en luy, soit du costé de la capacité qu'il apportoit au maniment des affaires: ou de celuy de la fidelité avec laquelle il seruoit l'Estat. Tant y a qu'il respondit à Estrades, que quoy qu'il arriuat du Cardinal de Richelieu, dont la vie estoit alors comme deplorée: Il n'estoit pas assez imprudent, pour fier la conduite de son Estat à vn Jeune-homme sans experience, & dit en suite à Chauigny & à de Noyers Secretaires de ses Commandemens, qu'en cas que l'autre vint à manquer: Il se seruiroit du Cardinal Mazarin, qu'il iugeoit capable de tenir sa place.

De sçauoir maintenant si la chose se fust passée de la sorte, en cas que le Cardinal de Richelieu fût mort de la maladie qu'il eût à Narbonne, & si après cela le grand Escuyer eût pris l'ascendant sur les Affaires, comme il l'auoit sur les inclinations du Roy: C'est plus vne matiere à coniecture qu'à scièce. Mais pour le moins est-il vray, que dans l'incertitude du party que ce Prince eust suiuy, & de la resistance qu'il eust faite, ou de la complaisance qu'il eust renduë, aux desirs de son Fauory: pareils inconueniens (qui est-ce que ie pretens prouuer) ne peuuent tomber, sur la personne des Estrangers que les Princes eleuent au Ministère: puis qu'il n'i en eleuent point, que par la connoissance qu'ils ont de leur capacité & de leur zele, fondée d'ordinaire sur l'experience qu'ils en ont fai-

te: comme il s'est veu au choix que le feu Roy fist pour cela, de la personne du Cardinal Mazarin.

Par où l'on peut voir encore, que la priere que le Cardinal de Richelieu luy fist au lit de la mort des'enferuir, n'estoit pas tant vne chose nouvelle qu'il luy demandoit, que la confirmation de ce qu'il auoit déia resolu: Et il n'auoit garde de douter qu'il ne l'agrest: puis qu'il ne luy proposoit, que ce qu'il scauoit estre conforme à son sentiment, & qu'il auoit tenu secret à l'autre depuis l'auoir sçeu: non qu'il n'eust pour luy toute l'estime & toute l'affection possible: Mais dautant peut-estre que dans l'elevation de sa puissance, qui a esté la plus haute qu'on ait veüe depuis long-temps parmy nous: Il auoit attiré quelque chose de l'humeur des Souuerains, qui veulent bien auoir des successeurs après leur mort, mais qui voudroient que personne ne fust nourry dans cette esperance durant leur vie.

Cene fust pas seulement ce Cardinal, qui conseilla la promotion de l'autre au Ministère, en vn estat où l'ame a la raison plus saine & les passions plus tranquilles, comme sont les approches de la mort. Presque tout le reste des François, quelque changement qui se soit depuis fait en leurs esprits, y applaudirent: Et l'on peut dire avec verité, qu'il ne s'est guere fait d'election parmy nous, où le iugement du Prince se soit dauantage accordé avec les sentimens de ses sujets: qu'en celle qui se fist alors. En effet personne

n'ignoroit, que le Cardinal Mazarin n'exerceast il y auoit déia long-temps sans caractere, l'employ dont le Roy l'auoit honoré, & que ses raisonnemens & ses auis n'entraissent dans le Conseil, auant que la porte luy en fust ouuerte.

Quant au mouuement avec lequel nous auons dit, que ce Prince s'estoit porté à cette election sans qu'il luy fût inspiré de dehors: Il ne pouuoit estre plus raisonnable, puis qu'il ne venoit que de l'amour qu'il auoit pour son Estat, qui estoit sa passion dominante, & de la lumiere de l'intelligence, qu'il auoit naturellement propre à connoistre le talent des hommes, & de laquelle si on n'a veu sortir tous les effets qu'elle estoit capable de produire: Il le faut imputer au soin qu'on auoit pris, d'en abaisser la force par vne mauuaise education, & au peu de liberté qu'on luy auoit laissée d'agir par luy mesme: D'où estoit deriuée la deffiance qu'il auoit de soy, & qui n'estoit point des-agreable à ceux, qui desiroient qu'il créût, qu'il n'y auoit point de bons conseils, que ceux qui se pouuoient dans leur teste.

Les tesmoignages de l'estime qu'il auoit fait paroistre pour le Cardinal Mazarin, par sa promotion au Ministère: se redoublerent par l'extreme confiance qu'il prist en luy, durant tout le temps qui se passa depuis la mort du Cardinal de Richelieu, iusqu'à la sienne. Durant ce temps, dis-ie, où non seulement il gouerna en Souuerain & par luy-mesme: Mais où il

affectoit encore de faire esclater l'indépendance où il s'estoit mis. pour la conduite de ses Affaires, & protestoit à tous momés, qu'il ne laisseroit plus toucher à la Souveraineté, à d'autres mains que les siennes.

Je sçay bien qu'il y'en eût alors qui dirent, que la confiance & les tendresses, qu'il témoignoit au Cardinal Mazarin: procedoient des complaisances que celuy-cy luy rendoit, & de la douceur de son procédé, fort différent de celuy de son predecesseur, & particulièrement des degousts qu'il luy auoit donnez vn En l'affaire du sieur de Troinille peu auant sa dernière maladie, qui furent tels, que depuis que ce Cardinal fust tombé malade: ils luy firent apprehender sa guérison, comme le salut d'un homme, qu'il croyoit ne pouuoir ny destruire ny conserver dauantage, sans des inconueniens notables.

Toutefois qui se souuiendra, que dans l'interuale qui fust entre la mort du Cardinal de Richelieu & la sienne: Il fist vn honneur à cét Estranger, que nul Sujet naturel n'a iamais receu en ce Royaume, & qu'il luy donna à tenir le Dauphin son fils à Baptême. Que durant le cours de la maladie dont il mourust; Il ne cessa de prier la Reyne & de luy ordonner, qu'elle ne souffrist point du tout qu'il se retirat de la Cour & des Affaires. Qu'il le coniuira luy-mesme & luy fit promettre, de n'abandonner pas ses Enfans dès le besoin qu'il preuoyoit qu'ils auroient de ses soins & de son seruice. Qui se souuiendra dis ie de ces choses, iugera bien que les sentimens que ce Prince auoit

pour luy : alloient droit à la personne , & ne nais-  
soient de la reflexion d'aucune cause estrangere. Di-  
sons encore que l'interuale où tout cela est arriué : a  
peut-estre esté le plus bel endroit de la vie de ce Prin-  
ce : ou pour le moins celuy où il a exercé les fon-  
ctions de la Royauté, avec plus d'application & d'in-  
telligence.

---

### CHAPITRE VII.

*Des services que le Cardinal Mazarin a rendus à la France,  
avant sa promotion au Ministère.*

**S**I ceux qui veulent que le hazard est vn des prin-  
cipes du gouvernement des choses humaines: ou  
qu'elles se meuvent toutes par la vertu des Astres,  
auoient ietté les yeux sur l'enchaînement des cau-  
ses & des effets, sous lequel les Estats roulent: Il ne  
leur seroit pas mal-aisé de voir, qu'il y a quelque In-  
telligence incompatible avec le hazard, & superieu-  
re aux Astres, qui preside souuerainement à cette ad-  
mirable œconomie. Sur tout ils pouroient compren-  
dre cette verité, par le soin qu'elle prend, de susciter  
des hommes rares en raison & en vertus politiques,  
aux Princes qu'elle veut éleuer en grandeur, ou  
maintenir en prospérité, ou retirer de disgrâce.

L'exemple

L'exemple du Cardinal Mazarin n'en est pas vne des plus vulgaires, ny des moins considerables preuues. Dieu l'auoit destiné pour aider à conduire la fortune de la France, & soustenir l'esperance de ses Allies, en vne saison particulièrement, où il eust esté difficile d'en trouuer vn autre, qui eust pu tenir sa place avec plus d'auantage & moins d'inconueniens. Je parle de la Minorité du Roy & de la Regence de la Reyne, où l'on peut dire qu'il se rencontra & fust continué dans l'administration, par vne operation de la diuine Prouidence, si sensible & si fauorable à l'Estat : qu'il faut auoir encore plus d'auerfion que ses ennemis n'ont pour luy, ou ne sçauoir rien du tout, de la disposition en laquelle estoient en ce temps-là les esprits François & nos Affaires, pour le reuoquer en doute.

Et afin qu'on voye que la chose a esté ainsi, & que ie ne donne rien à la complaisance, ou à quelque autre sentiment qui pourroit rendre suspect ce que ie dis: le mettray icy deux considerations, que i'ay esté duës ou designées en quelques endroits du Premier Liure, qui feront voir que ie n'auance rien que de veritable. Je monstreray après comme quoy Dieu auoit préparé en general, & déterminé en particulier le genie de ce Cardinal, pour seruir la France au poste où le feu Roy l'auoit mis, & où la Reyne l'a confirmé.

La premiere consideration sera, qu'à la mort du feu

Roy, le Royaume ayant d'un costé sur les bras vne guerre estrangere des plus fortes, & des plus mal-ai-lées à esteindre, qu'il eût iamais eues: Et de l'autre se trouuant à la veille d'une guerre civile, qui eust esté d'autant plus atroce & funeste, qu'elle eust receu chaleur & force de l'estrangere, pour oser & pour entreprendre. D'ailleurs nos Ennemis n'ayant pas encore esté abatus, par les pertes qu'ils ont depuis faites, ny harassés comme ils le sont à present, du long chemin de la guerre: Que pouuoit-on attendre vray-semblablement d'une telle conioncture, que le malheur de l'Estat, s'il ne s'y fust rencontré quel-qu'un capable de conseruer le calme du dedans, pour nous donner moyen de nous appliquer avec plus de vigueur, à ce qui se passoit au dehors & parmy nos voisins, où estoit le siege de la guerre? Si Dieu n'eust inspiré le feu Roy, d'obliger la Reyne de retenir dans les Affaires le Cardinal Mazarin, & si la Reyne n'eust pris la confiance qu'elle prist, en sa prudence & en son zele.

En effet si ce Cardinal se fust retiré, comme il auoit resolu de faire, si la Reyne ne l'eust retenu: n'y a-t'il point lieu de presumer, qu'avec les degousts qu'elle auoit receus durant l'administration de l'autre, & parmy tant de personnes qui à tort ou avec raison (cen'est pas icy le lieu de l'esclaircir) en auoient esté mal-traitées: On auroit persecuté ses parens, on en auroit entrepris la ruine & l'extermination. Cela

estant qu'on iuge quelles suites pouuoit auoir vn tel dessein, & ce que pouuoit produire le desir de la conseruation, dans l'ame de ceux, qui ayant beaucoup de cœur d'argent & d'amis: auoient encore les meilleures forteresses, & les plus beaux establissemens du Royaume, si on les eust voulu pousser à bout, si on les eust voulu dépouïller des auantages qui auoient reialy sur eux, des longs & fideles seruices rendus au Roy & à l'Estat, par le Cardinal leur parent. En temps de paix peut-estre cela auroit pu n'auoir point de suite: Mais dans le feu d'vne guerre estrangere, & dans la rencontre d'Ennemis qui sçauent profiter de tout, & qui sont entre autres choses souuerains artisans de guerres ciuiles: il eust esté bien fort à craindre

Cela estant, il faut demeurer d'accord, qu'il eust esté mal-aisé de trouuer vne personne plus propre que le Cardinal Mazarin, à destourner l'aigreur qui se seroit éleuée d'elle-mesme d'as l'esprit de la Reyne, contre les parens de l'autre Cardinal, & à en oster les aiguillons de vengeance, que ceux qui en auoiét esté mal-traittez y auroient pu mettre: puisque ceux qui auoient alors le plus de credit auprès d'elle, estoient de ce nombre. Il estoit certes obligé de rendre cela à la memoire de son predecesseur, qui luy auoit donné de grandes marques de son amitié & de son estime. Mais il entroit encore dans ce deuoir particulier, de l'interest de l'Estat, qui vouloit qu'on

en vst ainsi pour la raison que nous auons apportée. Outre que le Cardinal en appuyant la fortune des parens de l'Autre : a aydé à conseruer au Roy des seruiteurs fort vtiles, & des plus fideles de son Royaume, comme l'experience l'a monstré, & le montre tous les iours.

C'est par les mesmes principes qu'il trouua au prés du feu Roy, à empescher qu'il ne se fit quelque reflexion sur eux, de l'auersion qu'il auoit pour l'autre Cardinal quelque temps auant sa mort, & qu'il luy fist connoistre, que s'il l'a faisoit paroistre en leur persone, & se mettoit en deuoir de leur oster le bien qu'il leur auoit fait: Il feroit voir au monde, que cela ne s'estoit point fait par son e'ction, mais par le mouuement d'un autre, de qui il auroit fait dependre son iugement, & aux volonte'z duquel les siennes auroient esté subalternes. Il aioustoit que comme il est touiours de mauuais exemple, de frustrer la vertu de la reconnoissance qu'elle merite: Il feroit encore de bien plus mauuaise odeur, de priuer celle du Cardinal de Richelieu, qui auoit comblé son Regne d'un si long cours de prosperitez, de celle qu'il auoit receuë en la persone de ses parens, qui n'en estoient pas indignes.

Cela certes estoit beaucoup en vn temps, où rien ne peut estre petit, de tout ce qui peut troubler la tranquillité publique. Mais ce n'estoit rien au prix de ce que ce Cardinal a contribué depuis, à maintenir

en concorde & vnion la Maison Royale, de la diuision de laquelle eussent deriué dans l'Estat, des maux d'une consequence incroyable. l'en ay parlé au Premier Liure, à quoy i'aiouste seulement, que trois ou quatre causes qui luy sont assez particulieres, & qui toutes ensemble ne se fussent guere rencontrées en vne autre personne: ont produit vn effet si salutaire.

La premiere est cette multitude d'Expediens dont il s'est trouué riche, pour estouffer dans leur germe, & au premier signe qui en paroissoit, les broüilleries des Princes de cette Maison.

La seconde, la dignité de Cardinal, qui imprime quelque respect particulier, & quelque defference moins commune, à ceux qui sont enfans de l'Eglise, pour ceux qu'elle reconnoit pour ses Princes.

La troisieme, son administration toute deuouïée au Roy, & en laquelle ne se voyoit point d'attachement sepaté de ses interests, ny rien qui penchât par obligation ou par esperance, vers quelque chose qui leur fût contraire.

La quatrieme, la part que ce zele si pur & si net pour le seruice de sa Maiesté, ioint à sa capacité & à son experience: auoit obligé la Reyne de luy donner en la conduite de ses Affaires.

La seconde consideration, qui demonstre clairement la verité que i'ay auancée: est la confiance que nos Alliez ont prise en son zele, & en la droiture de ses intentions, pour le bien de la Cause qui nous e-

stait commune avec eux. Si cette confiance fust tombée après la mort du feu Roy; nous courions fortune de les perdre, comme il a esté dit ailleurs, & d'auoir par consequent tous seuls sur les bras, cette foule d'Ennemis dont ils partageoient les forces, & qui estoient occupez en Allemagne & en Flandres; ce qui eust esté pour nous vne perilleuse conioncture.

Or cette confiance, comme nous l'auons designé au Premier Liure, procedoit de ce que le Cardinal Mazarin, ayant eü l'accés que le monde sçait, dans l'esprit du Cardinal de Richelieu: Il y auoit lieu de croire, qu'il en auoit attiré les sentimens & les maximes: Et comme on ne pouuoit refuser avec iustice ce tesmoignage à celuy-cy, qu'il n'en fust iamais qui eust l'ame plus veritablement François, ny dont les fins generales fussent plus conformes au bien de l'Etat, qui requeroit entre autres choses, qu'on passat coniointement avec les Alliez, la carriere où l'on estoit entré avec eux ou pour l'amour d'eux: On se persuadoit que le Cardinal Mazarin ne se departiroit point de cette conduite, & que ne tenant à luy par aucun lié, que par celuy de l'estime: Il n'auoit point prié le feu Roy de le mettre en sa place après sa mort, s'il n'eust esté asseuré qu'il marcheroit sur ses vestiges, dans l'obseruation & l'entretienement des alliances de cette couronne.

On n'ignoroit pas enfin, que ne pouuant auoir aucune veüe à l'auantage de la Maison d'Austriche,

qui

*D'abatre  
la faction  
Hugue-  
note.*

*D'empes-  
cher l'op-  
pression  
de nos  
Alliez.*

*De ven-  
dre l'au-  
thorité  
du Roy  
inviolable  
à tous  
ses sujets*



Et comme on ne pouuoit refuser avec iustice ce témoignage à celuy-cy, qu'il n'en fût iamais qui eût l'ame plus véritablement Françoisse, ny dont les fins generales fussent plus conformes au bien de l'Estat, qui requeroit entre autres choses, qu'on passast conjointement avec les Alliez, la carrière où l'on estoit entré avec eux ou pour l'amour d'eux: On se persuadoit que le Cardinal Mazarin ne se departiroit point de cette conduite, & que ne tenant à luy par aucun lien, que par celuy de l'estime: Il n'auroit point prié le feu Roy de le mettre en sa place après sa mort: s'il n'eût esté assuré qu'il marcheroit sur ses vestiges, dans l'observation & l'entretienement des alliances de cette Couronne.

*D'abatre  
la faction  
Hugue-  
note.  
D'empes-  
cher l'op-  
pression  
de nos  
Alliez.  
De ven-  
dre l'au-  
torité  
du Roy  
inuiola-  
ble à tous  
ses sujets*

On n'ignoroit pas enfin, que ne pouuant auoir aucune veüe à l'auantage de la Maison d'Autriche, qui auoit tant trauaillé à le ruiner: Il falloit necessairement que sa conduite ne regardast que les interests de la France & ceux de ses Alliez, à qui cette Maison faisoit la guerre. L'apporte cecy non comme vne preuue essentielle de la confiance qu'ils deuoient prendre en sa conduite: estant certain (& ceux qui le connoissent n'en douteront point) qu'il agit par de plus nobles principes: mais comme vne pensée qui a passé par leur esprit, & y a fait impression: ainsi que ie l'ay appris d'un de leurs ministres, & des plus intelligens.

Enfin ayant veu que depuis la mort de l'autre Cardinal

qui auoit tant trauaillé à le ruiner: Il falloit necessairement que sa conduite ne regardast que les interests de la France & ceux de ses Alliez, à qui cette Maison faisoit la guerre. I'apporte cecy non comme vne preuue essentielle de la confiance qu'ils deuoient prendre en sa conduite: estant certain (& ceux qui le connoissent n'en douteront point) qu'il agît par de plus nobles principes: mais comme vne pensèe qui a passé par leur esprit, & y a fait impression: ainsi que ie l'ay appris d'un de leurs ministres, & des plus intelligens.

Enfin ayant veu que depuis la mort de l'autre Cardinal iusqu'à celle du feu Roy, rien ne s'estoit dementy en son procedé, de cette maxime d'honneur, qui fait ponctuellement obseruer les confederatiós, & que mesme il s'estoit opposé avec constance, à ceux qui n'y apportoiert pas la mesme religion que luy, comme ie l'ay designé au Premier Liure, & le rapporteray plus au long en la seconde partie de cét Ouurage: Cela fit qu'au commencement de la Regence, nous trouuâmes plus de disposition en l'esprit de nos Alliez, à s'asseurer de nostre bonne foy; dont ils ont dans le progres receu des preuues, qui ont sur passé la creance qu'ils en auoient eüe.

## CHAPITRE VIII.

*Suite du mesme sujet.*

**I**L reste à voir par quels chemins ce Cardinal est arriué au poste où nous le voyons, & les emplois d'où ont coulé comme de leur source, les seruices qu'il a rendus à l'Estat, & la reconnoissance qu'il en a receuë, par la part que le feu Roy luy donna en la conduite de ses affaires.

Il fût nourry dans l'estude des belles Lettres & des Sciences; iusqu'à l'age où pouuant prendre party par luy-mesme; il choisist celuy des Armes. Il ne s'y appliqua pourtant pas si tost, qu'un meilleur genie ne s'en retirast, & ne l'empeschast d'enseuelir les grands talens qu'il auoit pour la negociation, par les emplois où il fut appellé, qui luy donnerent moyen de les estaller & mettre en œuure. Il y fut appellé par le Pape Urbain, qui l'estima tousiours beaucoup, & de qui il auroit tousiours esté aimé, si l'un de ses Neueux n'eut retenu le cours de son inclination, par la crainte qu'il auoit d'offenser l'Espagne qui le haïssoit, pour les causes qui se remarqueront dans la suite de ce discours.

Il commença à negocier dès l'age de vingt-vn an,

& le Marechal d'Estrée & le Duc Feria virent avec estime les premiers essais de son adresse, aux premieres rumeurs que les Espagnols firent naistre dans la Valteline. Mais comme il y a des occasions à la guerre, qui instruisent plus les vnes que les autres les gens du mestier : On peut dire qu'il ne s'en rencontre guere de plus instructiues, ny de plus generalement capables de discipliner vn esprit dans les Affaires, que celles où le Cardinal Mazarin s'exerca depuis, auant qu'il passat au seruice de la France

Ces occasions furent les troubles de l'Italie, excitez par les Espagnols contre le dernier Duc de Mantouë, après la mort de Vincent son predecesseur. Le Duc de Sauoye qui pretendoit auoir sa part de la dépoüille de ce Prince: entra aussi avec eux dans la querelle, & cette societé estoit principalement fondée, sur l'engagement où le feu Roy se trouuoit deuant la Rochelle, & sur le peu de moyens que le Duc de Neuers auoit par luy-mesme, de conseruer sa nouvelle succession, en vn Pays où il estoit comme incônu à ses Suiets, & où il n'auoit point de voisin qui fut assez puissant pour le secourir, ou qui osat se declarer en sa faueur, qu'avec des offices. La paix de Susse qui se fit aprez que le Roy en eut forcé le passage, au lieu d'auoir esteint cette guerre: ne fit que l'enflâmer dauantage, & l'affront que les Espagnols & le Duc de Sauoye creurent y auoir receu, celuy cy par l'entrée de nos Armes en son Pays, & ceux-là par

la leuée du siege de Casal : les obligea à solliciter l'Empereur de se mettre de la partie, & d'enuoyer en Italie la fleur de ses Troupes, tant pour appuyer leur foiblesse, que pour colorer leur mauuais droit. Mais tout cela ne seruist qu'à rendre le restablissement du Duc de Mantouë d'autant plus glorieux pour la France: qu'elle fauoit poursuiuy & obtenu avec les Armes.

Le Cardinal Mazarin fût vn Moyen des plus puissans & des plus efficaces, dont Dieu se seruist pour acheminer cette œuure. Sur quoy le Lecteur remarquera, qu'il y traouilla avec tant d'adresse & tant de bonne fortune: qu'au mesme temps qu'il faisoit reüssir les intentions du Pape, il se satisfaisoit dans l'inclination qu'il auoit d'obliger la France: voire mesme qu'il ne pouuoit faire son deuoir en cela, sans se satisfaire dans cette inclination, ny faire cesser les troubles & detourner la seruitude de l'Italie, sans fauoriser la France, dont les Armes estoient animées du mesme esprit, & uisoient à la mesme fin, que les offices du S. Siege.

En effet durant le second siege de Casal, & lors que tout le salut de cette place & du reste du Montferrat, estoit reduit à la seule citadelle qui n'estoit pas prise: elle alloit infailliblement tomber sous la puissance des Espagnols, si le Cardinal n'eût fait conclure vne tréue avec eux, à la faueur de laquelle on y introduisist suffisamment des viures de l'argent & des

hommes, pour tenir iusqu'au delà du terme de cette tréue, qui portoit que si dans ce temps-là la citadelle n'estoit secourüe par l'Armée du Roy, ce que les Espagnols croioient impossible: elle leur seroit remise.

Il auoit encore pourueu à cét inconuenient, en enuoyant à Thoiras le traité de Ratisbonne, qui le dispensoit de l'observation de ce que nos Generaux auoient arresté, en cas qu'ils fussent repoussez dás la tentatiue qu'ils vouloient faire, de forcer les lignes des Espagnols, & de ietter du secours dans la citadelle. Toutefois il n'en fust pas besoin, & ceux-cy furent meilleures gens qu'on ne s'estoit promis, & les officiers puissans & passionnez que fit le Cardinal: les disposerent à n'attendre pas les derniers efforts de la furie Françoisse, ainsi qu'ils l'appellent, & de la resolution que nos Generaux auoient prise, de perir ou de vaincre & de secourir la place.

Il estoit pourtant plus aisé à nos gens de perir que de vaincre, & ce dernier tenoit comme de l'impossible ou du miracle, si les Espagnols eussent persisté dans le dessein qu'ils sembloient auoir fait, de nous attendre dans leurs auantages: c'est à dire derriere de parfaitement bons retranchemens, garnis d'un grand nombre de canons, & de quantité de feux d'artifice, deffendus par vne Armée plus puissante que la nostre, & à laquelle outre les Italiens & les Espagnols qui la composoient, s'estoit ioint la pluspart des troupes Imperiales, qui estoient descenduës en Italie, or-

gueilleuses & fieres par le gain de plusieurs batailles. Aioustez à cela les retraites proches & seures qu'elle auoit n'estant qu'à douze lieuës de l'Etat de Milan, sans ce qu'elle tenoit dans le Mont-ferrat.

En cette constitution, où il y auoit si peu à craindre & si fort à esperer pour eux, ayant affaire à des gens inferieurs en nombre, à des gens qui deuoient essuier le rauage de leur canon, de leur mousqueterie & de leurs feux d'artifice, auant que d'arriuer à leurs lignes: qui n'auoient ni des lieux de retraite s'ils estoient vaincus, ni des viures mesme pour subsister, & beaucoup moins pour raitailler la place, si la victoire leur fut demeuree; Que deuoient-ils selon les loix de la guerre, que poursuiure ce qu'ils auoient commencé, & ce qu'ils alloient poursuiure, si le Cardinal ne fut interuenu, & ne se fut ietté entre les deux Armees, lors qu'elles estoient non seulement en presence, mais comme aux mains: que le canon & la mousqueterie tiroient du costé des Espagnols, & les enfans perdus s'estoient detachez du nostre, & marchoient pour donner aux lignes? Si le Cardinal dis-ie ne fut interuenu, & si avec vn courage intrepide, & vne action toute libre au milieu d'un si grand danger, & parmy les coups qui voloient par dessus sa teste: il n'eust retenu l'impetuosité de nos Armes en leur premier mouuement, après auoir disposé le Marquis de sainte Croix à nous accorder tout ce que nous demandâmes.

Surquoy il est à remarquer, que si les Espagnols se fussent resolu de n'attendre point nostre Armée dans leurs retranchemens, & de la laisser arriuer à Cazal paisiblement & sans obstacle: Elle qui n'auoit porté des viures, que ce qu'il en falloit pour venir là: au lieu de mettre cette place en seureté, auroit consumé en arriuant ce qui luy restoit de subsistance, & eust esté obligée de faire vne promte retraite, après laquelle ils n'auroient eü qu'à reprendre les postes qu'ils auoient quittez, & qu'à receuoir la place qui n'eust esté que trop heureuse de se rendre à vne honneste composition. D'où il est aisé à iuger, puis que les Espagnols n'embrasserent point ce party pour ne s'exposer pas à la honte de s'estre retirez au seul bruit de nostre marche, comme ils s'estoient retirez il y auoit vn an de deuant la mesme place, au seul bruit de nostre passage en Piedmont: quel effort d'eloquēce il fallut faire au Cardinal Mazarin, pour leur faire quitter la resolution qu'ils auoient prise de nous combattre, & avec quels esclairs de raison & de paroles il luy falut esbloüir leur raison, pour leur oster la veuë d'un bien si visible, que celuy de la victoire, qui apparemment ne pouuoit manquer de suivre cette resolution.

Il est encore à remarquer, que la paix qu'il fit conclure au milieu des deux Armées esbranlées pour le combat: commença de s'exécuter auant que d'estre signée, & sur la seule parole des Generaux, qui

tous prests de venir aux mains, n'en eurent que pour se saluër, & changerent en vn instât Pardeur avec laquelle ils ne respiroient que la mort les vns des autres, en complimens reciproques, & en embrassemés mutuels d'amitié & de tendresse. Vn seul moment diuertý en cette conioncture pour faire signer le Traité: eut tout perdu, & quelques pas auancez d'auantage pour attacher le combat: le Mediateur au lieu de l'empescher, auroit bien eü de la peine de sortir en vie de la meslée. Il faut demeurer d'accord que cét accommodement est sans exemple, & qu'on ne trouuera rien de semblable en aucune Histoire ancienne ou moderne, ny en tout ce qui se conferue à la faueur de la tradition, dans la memoire des hommes.

Le seruice pourtant que le Cardinal rendit à la France deuant Casal, n'estoit pas l'entiere guerison des inconueniens dont nous auons parlé, s'il n'eust esté suiuy d'un autre seruice, qui acheua de consolider ce que le premier auoit fait. C'est l'auis qu'il donna à nostre Armée, qui se retiroit à la Françoisse, c'est à dire avec de la negligence, du dessein que les Ennemis auoient fait de Penleuer, comme ils l'auroient infailliblement enleuée sans cét auis, qui la faisant tenir sur ses gardes & marcher en ordre: leur fist perdre la volonté de l'entreprendre.

Depuis l'affaire de Casal, il ne se passa rien en Italie que des negociations & des intrigues, iusqu'au

Traité

Traité de Kairasque, où les Deputez que l'Empereur, que l'entrée du Roy de Suede en Allemagne mettoit en allarme: contraignirent les Espagnols de donner les mains à la paix, par l'impuissance où ils auroient esté, de continuer la guerre contre les François, qui n'auoient point à faire ailleurs.

Dans cet exercice de negociations & d'intrigues, où le Cardinal Mazarin interuenoit comme amy commun: on peut iuger quelles notions il y pouuoit prendre, des interests des Princes qui en estoient le sujet. Sur tout le commerce qu'il eût fort estroit, avec Charles Emanuel Duc de Sauoye, & Victor Amédée son fils, & la part que ceux-cy luy donnerent en leur confidence & en leur amitié: firent qu'il n'entra pas seulement dans le secret de ces Princes, & vit le fons de leur Politique: mais qu'il connut encore par leur moyen, la Politique & le secret des autres Princes, à qui ceux-cy auoient eü à faire: Et il y en auoit peu dans la Chrestienté, à qui ils n'eussent eü à faire.

De là proceda le moyen qu'il eut de ménager dans l'esprit de Victor, après qu'il eut recueilly les Estats de Charles, la demission qu'il fit depuis en nostre faueur de Pignerol. Quel coup d'Etat fust cette demission pour l'Italie, & quelle obligation elle nous a, d'auoir acheté la porte, par où nous pouuons entrer sans obstacle pour la secourir en cas de besoin: on le peut apprendre de la ioye qu'en conceurent alors

tous les autres Princes de ce Pays-là, & du desir qu'ils ont encore aujourdhuy, que cette porte nous demeure.

Si le projet de cette demission que le Cardinal Mazarin dressa fut beau: l'executiō n'en estoit pas moins difficile, & quand le Cardinal de Richelieu l'eut veu: Il iugea la chose impossible. Il ne pouuoit s'imaginer qu'un Prince si habile & interessé, qu'estoit le Duc de Sauoye: peut se desaisir volontairement, de ce qui le rendoit le plus considerable à la France à l'Espagne & à l'Italie, & il ne pouuoit aussi croire, que le secret sans lequel toute l'affaire se déconcerteroit infailliblement, peut estre si grand: que l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit à Thurin, ne le penetrat. Toutefois le Cardinal Mazarin surmonta heureusement l'une & l'autre de ces difficultez. La premiere par la voye de la persuasion, que l'ascendant qu'il auoit sur l'esprit de Victor applanit & defricha. La seconde par l'assiduité & les soins qu'il rendit à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il diuertit si agreablement & si longuement, par la bonne chere & la promenade: qu'il n'eut ny le loisir ny l'auisement de songer, à ce que Thoiras & Seruien, qui estoient les gens du Roy, pouuoient traiter avec le Duc de Sauoye.

Ces seruices que le Cardinal Mazarin rendit à la France, en qualité ou sous le nom de Ministre du Pape: ont esté le fondement de la reconnoissance qu'il y a trouuée, & le fondement aussi de l'ardeur avec

laquelles les Espagnols entreprirent de le trauerfer à Rome. Ils l'entreprirent aprez auoir vainement essayé de le gagner, & de l'attirer au seruice de l'Empereur, pour y tenir la place que le Comte de Taufmendorf y a occupée. L'estime qu'ils faisoient de sa personne, fondée sur l'experience qu'ils auoient faite à leur preiudice de son merite; leur fit pratiquer en son endroit, le conseil que Mecenas donna à Auguste sur le sujet d'Agrippa, dont la vertu luy faisoit de la peine & luy donnoit de la ialousie. *Resous toy*, luy disoit-il, *de le perdre ou de le faire ton gendre.* De mesme les Espagnols n'ayant pu gagner le Cardinal Mazarin: le ruinerent auprés du S. Pere, & le firent priuer de la recompense qu'il en deuoit legitimemét attendre pour ses seruices. Cela obligea le feu Roy de la lui donner, & de faire cesser les empeschemens que ses Ennemis apportoient à sa promotion, par ceux qu'il fit à la promotion d'une personne, qui estoit portée avec passion par les Ministres d'Espagne.

*L'Abbé Perretti, maintenant le Cardinal Morale.*

Cét honneur qui est grand en luy-mesme, & qui luy venoit de la main d'un grand Prince: luy fut sensible comme il meritoit. Mais ie luy ouys dire en ce temps-là, qu'il ne le fut point à l'égal de celuy que ce Prince luy fit, en le nommant son Plenipotentiaire pour la Paix generale, & luy confiant les interests de sa Couronne, avec les interests de ses Alliez.

Ie ferois conscience de supprimer vn incident remarquable, qui arriua après que les Espagnols eurent

obtenu à Rome, qu'on n'y feroit rien pour le Cardinal Mazarin. C'est que le Duc de Savoie luy offrit retraite dans sa Cour, avec tous les honneurs & avantages qu'il y pourroit desirer, & luy offrit mesme de faire vn voyage exprez à Rome, s'il estoit besoin, pour tascher de luy procurer la dignité, dont les Espagnols l'avoient fait exclurre: Toutefois il n'en fut pas besoin, & la France le deliura d'un soin si obligant, & si plein d'estime pour ce Cardinal, comme nous venons de le rapporter.

Le voila donc fait Cardinal, & nommé Plenipotentiaire, après quoy la source de nos Affaires luy fut entierement ouverte, & dans l'instruction pour le Traité de la Paix, qu'il dressa seul avec le Cardinal de Richelieu, & dans vne tres-intime communication qu'il eut avec luy de pensées Politiques: il vit à nu ce qu'il y avoit de plus caché pour le gouvernement, dans l'ame de ce grand Ministre.

Il fit en suite deux Traitez illustres, pour ramener dans les interets de la France, les Princes de Savoie qui s'en estoient separez, & estoient entrez en ceux d'Espagne. Le premier fut conclu & signé, mais ne fut pas observé de leur part, à l'occasion d'un trouble impreveu qui s'éleva sur la frontiere de Champagne, & qui fut appaisé par la mort d'un Prince, aux belles qualitez duquel la fortune devoit vne autre fin de vie, & vn autre sujet de guerre, que celuy pour lequel il la perdit. Le second Traité fut executé par la

reünion des mesmes Princes au Chef de leur Maison & à la France ; d'où deriuèrent la surprife & la conquerte de tant de places en Piedmont & au Montferrat, qui n'auoient cousté aux Espagnols, que la peine de les receuoir des mains de ceux qui les leur liuroient.

Apréz son retour de Piedmont, il accompagna le Cardinal de Richelieu en ce fameux voyage, où ce luy-cy vit fa fortune reduite à n'auoir d'autre subsiftance, que l'opinion qu'on auoit de l'infalibilité de fa mort : ny d'autre resource que la découuerte inopinée qui le fit d'vn Traité fait hors du Royaume. C'est pendant ce voyage que le Cardinal Mazarin ménagea la réduction sous la main du Roy, d'une ville qui estoit le fleau de la Champagne, & qui auoit plusieurs fois seruy de ligne de communication, aux Estrangers ennemis de la France, & aux François mescontens.

Enfin au mesme temps qu'il trauailloit à la réduction de Sedan, les Armes du Roy estoient occupées aprez le siege de Tortonne, dont le dessein estoit sorty de sa teste, & pour l'exécution duquel, il s'estoit donné le soin de faire préparer toutes les choses nécessaires. Ceux qui sçauent la situation de l'Estat de Milan, comprendront facilement l'importance de cette conquerte, & les fruits qui s'en fussent recueillis, si la rigueur de la saison qui arriua immédiatement aprez, & la violence des elemens qui fut extre-

me, & d'autres causes contraires, comme ie l'ay designé au Premier Liure: ne nous eussent empeschez de la conseruer.

Tout cela se passa pendant la vie de l'autre Cardinal, à la gloire duquel la fortune voulut aiouster ce dernier trait, que la prise de Tortonne se fit quatre iours auant sa mort, & que la nouvelle en arriuat à la Cour, le propre iour qu'il rendit l'aine. Le Cardinal Mazarin auoit encore ietté durant sa vie, les semences de l'attachement que le Prince de Monaco a pris depuis avec la France, & qui a eu cela de remarquable que nous n'auons rien gagné par ce moyen, que l'Espagne n'ait perdu, & que ç'a esté de sa depouille que nous nous sommes reuestus, ce qui estoit pour nous vn double auantage.

Voilà la porte par où le Cardinal Mazarin a passé, à la condition des naturels François, & le Lecteur iugera s'il luy plaist, si iamais estrangier y a passé par vne plus belle porte. Les seruices qu'il a rendus à l'Estat, & par consequent la capacité de luy en rendre d'autres, qui sont les deux plus honnestes fondemens, sur lesquels nous auons remarqué, que la legitime Naturalité deuoit estre posée & affermie: se sont rencontrez en sa personne.

L'aiouste que si les sentimens des personnes consommées en quelque art, doiuent regler selon l'opinion d'Aristote, les sentimens de ceux qui ne le sont pas tant: le iugement auantageux que le Pape Urbain

dernier, Charles Emanuel & Victor Amedée Ducs de Sauoye, Louys XIII. & le Cardinal de Richelieu, & les Espagnols mesme, ont fait du Cardinal que ie deffens:peuvent mettre à couuert le iugemēt de ceux qui l'estiment, quand mesme ils l'estimeroient sans connoissance: Si ce n'est peut-estre qu'vne administration de plusieurs années, & vn maniment si estendu & si general de nos affaires, que celuy qu'il a eü: l'ayent rendu ignorant & mal-habile, & que ce qui forme & qui polit, qui acheue & qui perfectionne les autres:ait fait en luy vn effet contraire.

Ou bien peut-estre il est arriué, que ce zele si ardet & passionné, qu'il auoit fait paroistre pour la Frâce, auāt qu'elle l'eut adopté:s'est alteré depuis qu'il a esté naturalisé François, & qu'il l'a tourné du costé d'Espagne qui l'auoit ruiné a Rome, pour agir cōtre ce Royaume, où il a trouué de la grandeur & des biens, qui n'ont presque eü d'autres bornes, que celles qu'il s'est luy-mesme prescrites. Qu'il a peut estre mieux-aimé manquer à soy-mesme, & faire (pour le dire ainsi) vn naufrage general de l'hōneur, de la consciēce, & des autres biēs, à la perte desquels les enormes trahisons sont exposées, en desseruāt son Maistre; que de ne pas seruir à sō preiudice ses Ennemis, de qui il n'auoit receu que du mal, & de qui il ne pouuoit riē pretēdre, qui ne fut fort inferieur, quand mesme il ne seroit point douteux, à ce qu'il auoit de certain par le benefice de l'autre. Que le Lecteur iuge si cela est croyable.

I'ay creu qu'il ne seroit pas hors de propôs, que ie misse icy le Discours suiuant, dont la fin principale a esté de faire voir aux Flamens & aux François, que c'estoient les Espagnols & non pas nous, qui auoient eludé la conclusion de la Paix, quand on l'a traitée: quelque art qu'ils ayent employé à donner le change au monde. Bien qu'on ne trouue icy que quelques traits de la piece, que ie donneray entiere en la Seconde Partie de cét Ouurage. Ou ie me trompe fort, ou cela est capable, si l'on le veut regarder avec des yeux indifferens, & vn esprit desintereffé, sinon de destruire, au moins d'affoiblir la creance de ceux, à qui l'on a persuadé le contraire. Je n'en diray pas dauantage, suppliant seulement le Lecteur, d'apporter en l'examen de ce petit Discours, l'indifference & le desintereffement, sans lequel les veritez inconnues n'ont pas coustume de se descouurir à ceux qui les cherchent.

AVIS

## AVIS AVX FLAMENS.

• *Sur le Traité que les Espagnols ont fait avec la Duchesse de Longueville, & le Marechal de Turenne.*

**M**ESSIEURS,  
 Je sçay que rien n'a iusques icy si fort flatté vos souffrances, que l'esperance qu'on vous a toujours donnée d'une Paix prochaine. Quand les effets n'ont point suivi cette esperance; on vous a persuadé qu'il ne tenoit qu'à la France, que ce don du Ciel ne descendît en terre, & que l'Espagne n'oublioit rien pour tarir les sources de la guerre, qui desoloit la Chrestienté.

La guerre en general est vne chose si funeste, que ceux qui s'y trouuent embarquez, sont obligez par toute sorte de droits, de terminer le plustost qu'ils peuvent, celle-là mesme qui se conduit sous la forme la plus humaine, & sous les loix les plus moderées, qu'on appelle *loix de bonne guerre*. A combien plus forte raison cette obligation s'augmente, pour les guerres qui ouurent toutes les portes à la licence, & où tous les crimes courent en foule; comme est la guerre qu'on fait aujourd'huy?

De là vient que ceux qui en sont les plus avides, &

qui la desirerent avec plus d'ardeur ; font plus de mine & d'ostentation de vouloir la Paix , & employent plus d'art & de couleurs , pour faire recevoir cette creance dans le monde. Tels ont esté iusques icy les Espagnols, comme vous l'avez esprouvé, Messieurs, & il ne tiendra point à eux que vous ne l'esprouviez encore , & que la contagion de l'erreur ne passe par tout ailleurs, où elle pourra leur estre utile.

C'est pourquoy i'ay iugé que ie ne rendrois pas vn petit seruice au public , & particulierement à vous qui en auez plus de besoin , si i'aidois à rompre vn charme si dangereux ; puis qu'il est cause qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourroit, pour obliger les Espagnols à quitter les pensées de la guerre, par l'opinion qu'on a , que c'est plus par necessité que par choix, qu'ils la continuent.

Le traité qu'il viennent de faire, avec la Duchesse de Longueuille, & le Marechal de Turenne, est vne preuue si conuainquante de ce que ie viens de dire; qu'aprez cela ie ne sçay s'il y a quelque personne si ennemie de la verité, ou si passionnée pour eux , qui le puisse reuoquer en doute. Reprendre le dessein de la guerre , aprez la demonstration qu'ils ont faite de vouloir la paix , & aprez auoir conuenu de lieu pour la traiter. Reprendre encore ce dessein , sous vn tel pretexte que la liberté des Princes arrestez en France, & sur l'auis que le Comte de Pigneranda leur a donné, que ce Royaume s'alloit plonger si auant dans la

guerre ciuile, qu'il ne luy resteroit plus de puissance, pour s'appliquer à l'estrangere: Certainement c'est ne vouloir point du tout la Paix, ou ne la vouloir pas de long-temps.

Pour mieux s'asseurer de cecy, & auant que faire la discussion du Traité preallegué: Il ne sera pas hors de propos, que ie vous represente en general quelque chose, & vous figure quelque lineament & quelque trait, de l'humeur & du genie des Espagnols, sur le fuiet de la paix & de la guerre.

Vous remarquerez donc, Messieurs, que lors qu'ils ont quelque pretexte d'allumer ou de continuer vne guerre: d'ordinaire nulle consideration ne les empesche de l'allumer ou de la continuer, pourueu qu'ils se promettent d'en tirer quelque notable auantage. Il n'a point paru depuis long-temps dans la Chrestienté de guerre plus iniuste, que celle qu'ils firet, & firet faire par l'Empereur, au dernier Duc de Matouë. Et neantmoins ny la iustice de la cause de ce Prince, ny les offices passez à Madrid & à Vienne en sa faueur, du costé de France & de Rome: ne peurent diuertir l'orage qui tomba sur ses Estats, à cause de l'asseurance que Gonzales de Cordoüa auoit donnée en Espagne, qu'il se rendroit absolument Maistre de Casal, & que la force Py introduiroit, quand bien l'intelligence qu'il auoit avec le Maior de la Place seroit euetée. *Spadini.*

Auant que le Marquis de Leganez vint assiéger cette mesme Place, Il y auoit dans le Conseil d'Espagne,

tant de dispositions & tant d'auances pour la Paix: qu'il sembloit qu'elle ne pouuoit máquer de s'esclorre, de ces dispositions & de ces auances. Et neantmoins la certitude avec laquelle Leganez y donna à entendre, qu'il prendroit Casal: les enuoya toutes en fumée, & fit venir l'esprit de guerre dans l'ame de ceux, qui paroissoient n'auoir plus que l'esprit de paix.

Qu'est-ce qui a tant fait roidir le Comte de Pigneranda, contre les offices faits par le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Venise, pour faire succeder la paix des deux Couronnes, à celle des Hollandois & à celle de l'Empire: Que le fruit qu'il s'estoit imaginé que son Maistre recueilliroit, des troubles arriuez en France? Il s'en expliqua assez clairement l'année passée, par la responce qu'il fit, à celuy qui lui fut enuoyé de la part du Roy, pour sçauoir s'il vouloit se tenir aux conditions arreftées à Munster pour la Paix, ou s'il pretédoit y aiouster ou diminuer quelque chose.

*Le Sr de  
Lyonne.*

Cette responce fut, que les Affaires de France ayât changé de face: Il falloit que la negociation de la Paix en changeat aussi: Que ce qui auoit esté traité en Alemagne, fut comme non auenu, & qu'on choisit vn autre lieu pour traiter tout de nouueau, & remanier les matieres qui auoient desia esté decidées. Cela se passa à Cambray, & vous pouuez vous souuenir, Messieurs, de l'alteration & du trouble, qu'il fit naistre parmy vous, quand vous le sçeutes.

Cela fit bien voir, que ce Comte n'auoit point de

veine qui tédit à la Paix: Et vouloir que ce qui auoit esté arresté en Allemagne durant tant d'années, & aprez de si grandes contentions d'esprit: fut comme non auenu, & qu'on ouurit vne nouvelle carriere, aprez qu'on estoit comme au bout de celle, sur laquelle on auoit déia couru: si ce n'estoit vouloir toujours la guerre, c'estoit au moins de s'irer qu'elle ne finit pas si tost, & que la Chrestienté gemit encore long-temps sous vn fais, dont il ne tenoit qu'aux Espagnols, qu'elle ne fût deliurée.

Du depuis, le grand feu qui brusloit la France estant esteint, & les François ayant relaché à tous les partis, que les Espagnols pouuoient souhaiter, pour renouier la negociation de la Paix: ayant naesme accepté de Paller traiter aux confins d'Espagne, comme ils Pauoient proposé: Vn accident inopiné surueni en France, à sçauoir P'emprisonnement des Princes: a dissipé cette belle apparence, & par les nouvelles esperances de prosperité qu'il a fait luire en Espagne: a esté comme vn coup de vent, qui a reietté au large le vaisseau, qui sembloit deuoir prendre terre.

De cette conduite, qu'on voit estre constante & invariable dans Pame des Espagnols: on peut tirer cette consequence infaillible (& ie diray cecy par occasion) que puis qu'ils se sont tousiours portez aux resolutions de la guerre, sur des esperances si peu fondées, que celles qu'ils establissoient sur la discorde des François, qui se broüillent & se raccommoient

si facilement : Il y a lieu de s'imaginer , qu'ils n'ont point eü la moindre disposition pour la Paix, pendät que la guerre de l'Empire à esté en chaleur & qu'ils ont veu que le gain d'une Bataille par l'Empereur sur les Suedois: Peut rendu Maistre de toute l'Allemagne: & luy eut donné moyen de les aller retirer par tout ailleurs, de leurs pertes & de leurs disgraces.

Ils se souvenoient de la reuolution, que le gain de celle de Nortlinghen apporta à tout le Party Confederé, qui auoit auant cela vn si grand escendant sur l'Imperial, & il leur estoit euident, que la France n'estoit point en estat, comme elle auoit esté, de releuer vne seconde fois ce Party , s'il eut esté vne seconde fois abbatu.

Aussi que n'ont-ils pas fait pour detourner la paix de l'Empire, qui sapoit le plus certain fondement qu'ils eussent, de la ressource de leurs Affaires? Que ne firent-ils point pour estoufer en sa conception la Treue d'Ulme, qui en deuoit estre le prelude? Et n'ayans pu empescher qu'elle ne se conclud avec les Bavaurois: Ne firent-ils point en sorte, qu'elle ne se conclud pas avec l'Empereur, & que le Theatre de la guerre demeurat au moins ouuert de ce costé-là, puis qu'il se fermoit pour quelque temps du costé du Duc de Bauiere, & de quelques autres Princes ses Alliez.

Que n'ont-ils pas fait, dis-ie, depuis la conclusion de cette Treue, pour reculer la Paix de l'Empire, à

laquelle elle acheminoit, & combien de machines occultes & manifestes n'ont-ils point fait iouier, pour en empescher l'accomplissement, & pour perpetuer la guerre de l'Allemagne? Et cette mesme Paix, n'est-elle pas encore auiourd'huy malade, & ne traîne-t-elle pas vne vie languissante & mal-assurée, par leurs artifices & par leurs procedez obliques, par le refus qu'ils font de restituer Frankendal, & par les obstacles qu'ils ont fait mettre au sequestre de Hermanstein.

Enfin ils ne trauailent à rien avec tant de vehemence, qu'à faire mourir cette Paix, qu'ils n'ont pu empescher de voir le iour, & de reioiir le monde. Et tout cela sur l'esperance qu'ils ont, que de sa rupture il deriuera dans leurs affaires vn bon-heur, qui les mettra plus haut mesme qu'ils n'estoient, quand la fortune leur estoit propice.

On peut encore iuger, Messieurs, sur ce fondement s'ils meditoient la Paix generale, lors qu'ils trauailloient à celle de Hollande, & s'il y a de l'apparence que le Comte de Pigneranda, qui n'estoit proprement venu à Munster que pour traiter cellecy, & qui se l'estoit proposée comme la couronne de sa negociation, & vn grand moyen pour restablir les affaires de son Maistre aux Pays-bas: eut voulu cōclure la generale, sans auoir auparauāt esprooué, quelle seroit la moisson de tout ce qu'il auoit semé, pour faire conclure l'autre. Eut-il voulu faisant autrement, priuer son

Maistre des avantages que luy apportoit cette Paix, en le deschargeant d'Ennemis si considerables que les Hollandois, & affoiblissant la France par la defection de tels Alliez, dont elle estoit sans doute fort appuyée? Iugez, Messieurs, si cela peut estre.

J'aiouste qu'on peut inferer de là par la raison des contraires, que si le procedé de l'Espagne dont nous venons de parler, n'a visé qu'à la guerre: La conduite de la France qui luy a esté toute opposée, n'a respiré que la Paix. Et puis que c'est elle qui n'a rien obmis pour faire arrester celle de l'Empire, que les Espagnols ont si opiniastrément combatuë: Que peut-on dire sinon qu'elle a absolument desiré la generale, à laquelle l'autre seruoit de planche: Comme celui qui employe les moyens, veut necessairement la fin qu'ils ont coustume de produire, & celui qui plante vn arbre, se propose de recueillir les fruits qu'il a coustume de porter.

En suite de cela vous remarquerez, Messieurs, que rien n'a tant fait voir iusques icy, l'invincible aversion que les Espagnols ont pour la Paix, & l'ardente soif qui les travaille d'immortaliser la guerre: que le Traité qu'ils viennent de faire avec la Duchesse de Longueville, & le Mareschal de Turenne.

Iusqu'à ce Traité, ils avoient si finement deguisé leur intention par des demonstrations contraires, & ietté vne poudre si imperceptible aux yeux du monde, pour empescher de l'appercevoir: que les plus  
clairuoyans

clairuoyans. Pavoient à grand peine apperceuë.

En effet aprez auoir conuenu de lieu d'assemblée, & de Mediateurs pour traiter la Paix ) Pvn estoit Munster, & les autres le Nonce du Pape & l'Ambassadeur de Venise ) aprez y auoir enuoyé des Deputez avec pouuoir de la cōclure. Aprez auoir veu qu'o n'y auoit point remuë de matiere si contentieuse, qui ne se peut accommoder: Aprez mesme que de cinquante-quatre Articles qu'il y auoit à decider, les quarante-huict auoient esté decidez; Il y auoit lieu de presumer, qu'ils pouuoient desirer la Paix, pour laquelle ils faisoient de telles auances.

Mais par le Traitè dont nous venons de parler; Ils ont tout à fait leuë le masque. Ils ont donné l'entiere exclusion à la Paix, & l'ont chassée du monde comme par vn ban public. Car qu'est-ce autre chose, l'obligation qu'ils se sont imposée par ce Traitè, de ne mettre point les armes bas, que la liberté ne soit renduë aux Princes arrestez en Frâce? Et qui ne voit que cela ne peut arriuer que toute la France ne perisse, & que le Roy ne soit despoüillé de tout ce qui luy appartient: Ce qui n'est pas vne chose si aisée.

Il pourroit bien rendre des Places conquises, & des Prouinces subiuguées, par quelque consideration plus puissante, que la conseruation de ces Places & de ces Prouinces. Mais de souffrir que les Princes arrestez, reçoient iamais leur liberté que de sa main, & soient redeuables d'vne si grande grace, qu'à la bon-

ré seule ; c'est ce qu'il n'y a point de considération qui l'oblige d'y consentir , tant qu'il le pourra empêcher : ny d'extrémité qu'il ne tente , avant que de tomber en celle-là , qui est la dernière où il pourroit tomber , apres auoir essayé toutes les autres.

Je ne deuine point l'auenir, & ne sçay pas quels seroient les sentimens de ces Princes, pour le Roy vostre Maistre, s'il deuenoit leur liberateur. Mais ie sçay bien qu'il y auroit tousiours de la part des François, vn iuste sujet de craindre, que du ressentiment, soit de la disgrâce soufferte, soit du bien-fait receu; ne se format quelque liaison entre ces Princes & luy, qui seroit fatale à la France.

Et par consequent vous voyez quel grand obstacle les Espagnols ont mis à la Paix par ce Traité, & quelle longue fusée ils ont entrepris de deuider, avant qu'elle arriue.

Outre cela, la promesse que la Duchesse de Longueuille & le Mareschal de Turenne leur ont faite, de ne des- armer iamais, qu'on n'eut contraint la France de venir à vne Paix égale avec l'Espagne : c'est à dire que toutes les choses ne fussent au mesme estat, qu'elles estoient avant la guerre.

Cette promesse, dis-ie, ne monstre-telle pas assez par le grand chemin qu'il y a à faire, & les mauuais pas qu'il y a à franchir, avant qu'on en

viennè là : que ce Traité a plustost esté vne conspiration pour rendre la guerre immortelle , qu'une association pour acheminer la Paix , & pour rompre les obstacles , qui sont iusques icy si fort trauesée?

D'ailleurs ne vous imaginez - vous point , de quel aiguillon nouueau ce Traité poussera les François , qui ne sont pas ennemis de leur patrie , à s'opposer au dessein de ces autres François , qui luy veulent procurer la Paix , en fortifiant la guerre estrangere qu'on luy fait , & en suscitant dans ses entrailles la ciuile. Qui la veulent rendre heureuse , & la mettre en vn poste plein de seureté & d'honneur, en ouurant ses frontieres a des Ennemis animez à la vengeance , par tant d'affrons & de pertes receuës : en leur sacrifiant ( & c'est vne des fins de la guerre ) les succez obtenus sur eux , & le fruit de tant de sang répandu , & de tant de tresors consumez , l'espace de tant d'années. Bref en la noyant au dedans , de ce deluge de maux que la guerre ciuile verse , & y destruisant par ce moyen les principes & les organes de sa force & de sa vie. C'est proprement vouloir rendre la santé & la beauté à vn corps malade & defiguré , en le courant de blessures , & le nourrissant de viandes empoisonnées. C'est vouloir asséurer vne place , en mettant ses dehors entre les mains de ses ennemis , en ieteant le desordre dans la garnison , & faisant entretuer les soldats

*Vne Paix  
égale sen-  
re & hō-  
nesté; ce  
sont les  
termes  
du Traité*

qui la composent.

Je passe outre, & vous dis, Messieurs, que les Princes arrestez n'ayant point dans la verité & par effet, de plus d'agereux ennemis, ny qui s'eloignent davantage de la fin qu'ils semblét s'estre preposée: que ceux qui travaillent avec les armes, au recourement de leur liberté, comme nous venons de le prouuer: Il ne se peut que ceux-cy ne se trouuent bien-toft reduits à vn si petit nombre, qu'il ne demeurera dans leur faction, que ceux qui poursuiuent d'autres interests sous ce pretexte. D'où il s'ensuit, que les remuëmens qu'ils ont excitez en ce Royaume, ne pouuant estre ny grand ny de durée: les auantages que les Espagnols s'en sont promis, ne seront pas si considerables, qu'on leur a donné à entendre.

Je vous donne, Messieurs, cét auis, afin que vous sortiez de l'erreur, où ils vous tiennent embourbez, & qu'estant bien esclarcis de cette verité, qu'ils ne veulent point du tout de Paix, & qu'il ne leur est pas aisé de finir si tost, ny si auantageusement qu'ils vous figurent, la guerre à laquelle ils viennent de s'engager tout de nouveau: vous auisiez sur ce fondement, ce que vous aurez à faire. Vous sçauiez quels sont vos deuoirs: vous connoissez vos interests, & vous voyez les playes de la Chrestienté, qui soupire aprez cette Paix, laquelle seule les peut fermer.

Vous vous souuiendrez que les autheurs de la guerre, sont responsables deuant Dieu & deuant les hom-

més, du plus grand scandale que le monde ait iamais receu, dans l'iniure faite à vn Prince, que le seul respect des autres Princes ses voisins & ses Alliez auroit detournée, s'ils eussent esté en paix.

Vous considererez quelle honte il y a pour ceux qui en sont coupables, que la Republique de Venise soit aux mains depuis tant d'années, avec le plus formidable ennemy du nom Chrestien : sans qu'elle reçoie aucune subuétion des autres Princes Chrestiens, & sans qu'ils Paident à soustenir vn faix, qui ne seroit pas trop petit, pour la force d'eux tous: mais qu'elle a soustenu iusques icy toute seule comme par miracle.

Vous tournerez enfin les yeux du costé de la iustice diuine, qui ne manque iamais de se reueiller, quoy qu'elle semble quelquefois dormir, contre les perturbateurs du repos du monde: Et vous n'aurez pas oublié, que la reuolution qui changea les affaires du feu Empereur, si florissantes & si glorieuses auant cela: proceda de la guerre qu'il fut forcé par les Espagnols de faire au Duc de Mantouë. Que l'empeschement que Leganez apporta à la Paix, qui estoit aux termes de se conclure: fut suiuy de la defection de la Catalogne & du Portugal, qui ne seroit point arriué, si la Paix eut esté concludë. Que les Espagnols n'eussent point perdu le Roussillon, ny tout ce qu'ils ont depuis perdu en Flandres & en Italie, ils ne Peussent rebutée en vne autre occasion, où ils esperoient profiter de nos broüilleries.

Prenez garde que quelque chose de plus funeste, ne suiue la resolution la plus contraire à la Paix, qu'ils ayent encore prise. La France n'est pas si malade qu'on vous la depeint. L'Espagne Pest bien dauantage, & a beaucoup plus mauuais ieu, bien qu'elle fasse meilleure mine. Son mal ressemble à celuy qui mine lentement vn corps, & qui l'affoiblit tous les iours, quoy que sans violence qui paroisse. Celuy de l'autre est semblable à ces catherres impetueux, qui tombans en vn corps sain & robuste, y font des rauages fort sensibles, mais qui estant passez luy laissent la premiere force.

Il s'est fait à la verité vne grande émotion dans ce Royaume, par les troubles intestins qui l'ont agité. Mais ces troubles n'ont eü ny guere de durée, ny beaucoup alteré les principes de sa bonne constitution. Ce qui reste de ces mouuemes s'escoulera bien tost (comme nous l'auons designé) & la force ou la raison, y rameneront les choses au poinct qu'elles y doiuent estre. Le desordre qui est arriué aux finances, a plus empesché les sources où elles se puisoient, de couler: qu'il ne les a épuisées. L'abondance d'argent n'y est que cachée, & y est aussi grande qu'elle ait iamais esté. Elle se manifestera avec le temps, n'en doutez point, & il luy arriuera le mesme qu'à certains fleuues, qui s'enseuelissans dans la terre: en ressortent aussi rapides & aussi gros, qu'ils estoient auant d'y entrer.

Et neantmoins en cét estat, où la continuation de la guerre luy peut promettre beaucoup: La France desire la Paix, & en a fait toutes les avances qu'elle a pu faire avec honneur: Et l'Espagne qui n'a point les mesmes ressources & les mesmes avantages qu'elle: n'en veut point oüir parler: s'est dedite du lieu d'assemblée qu'elle auoit choisy pour la traiter: a fait rappeler Monsieur Contarini de la mediation, à cause qu'il auoit demeslé ses artifices, & qu'il luy reprochoit sa dureté pour la Paix avec connoissance. En vn mot comment veut-elle que le monde croye, qu'elle la desire si elle euite de la traiter: ou qu'on la puisse iamais conclure, si l'on ne s'assemble point pour en agiter les matieres. N'est-ce pas le mesme, que qui pretendroit de nauiger sans s'embarquer, & de passer vne carriere sans se mettre sur les rangs. Faites, Messieurs, vostre profit de ces Veritez.

*Ce qui vient de se passer, sur le sujet de la Paix proposée par l'Archiduc Leopold à Monseigneur le Duc d'Orleans, est vn argument nouueau, qui confirme euidement, ce qui a esté insinué au Discours precedent, que le Lecteur remarquera auoir esté fait, immediatement apres le Traité de Madame la Duchesse de Longueville, &c.*

F I N.